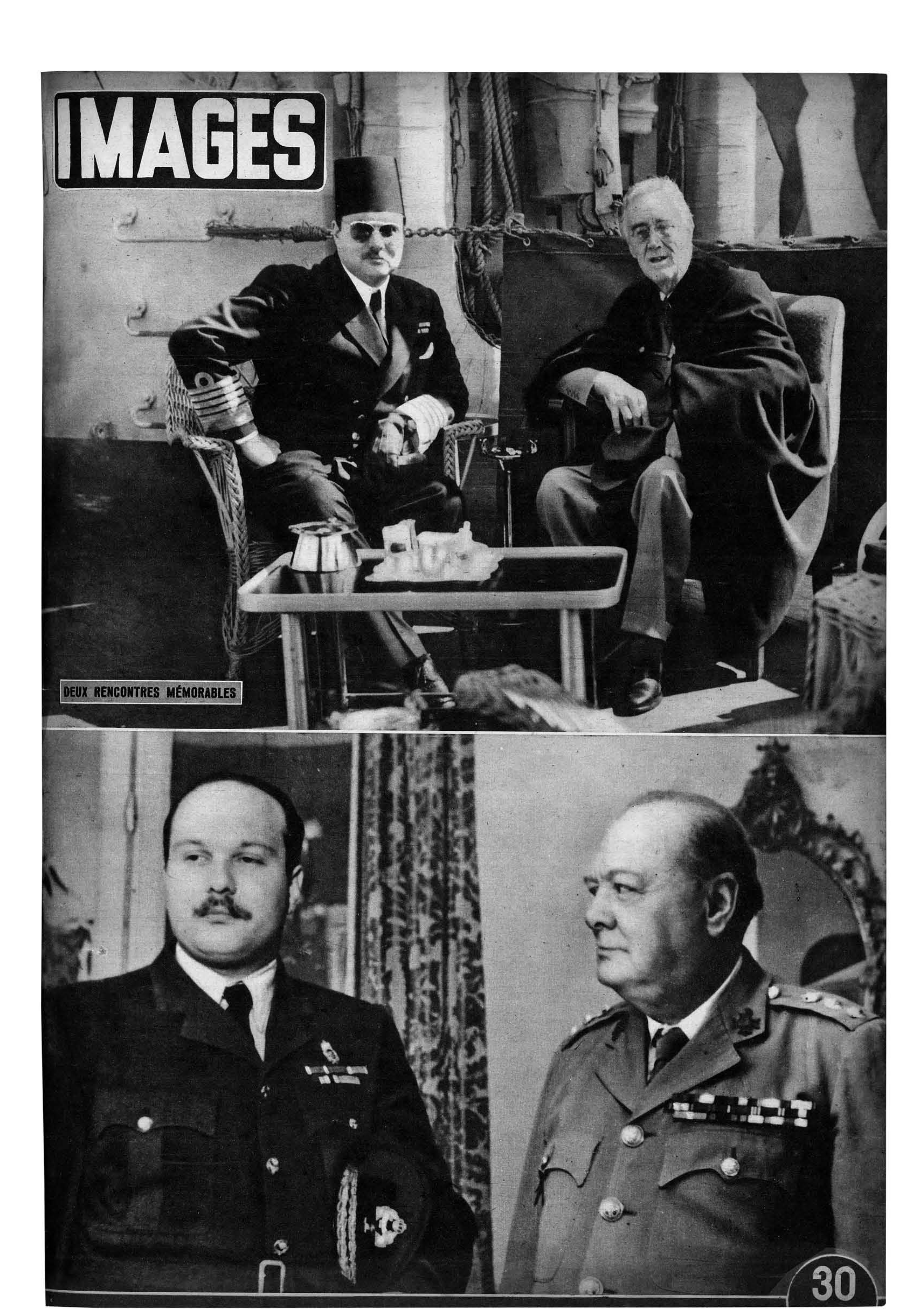
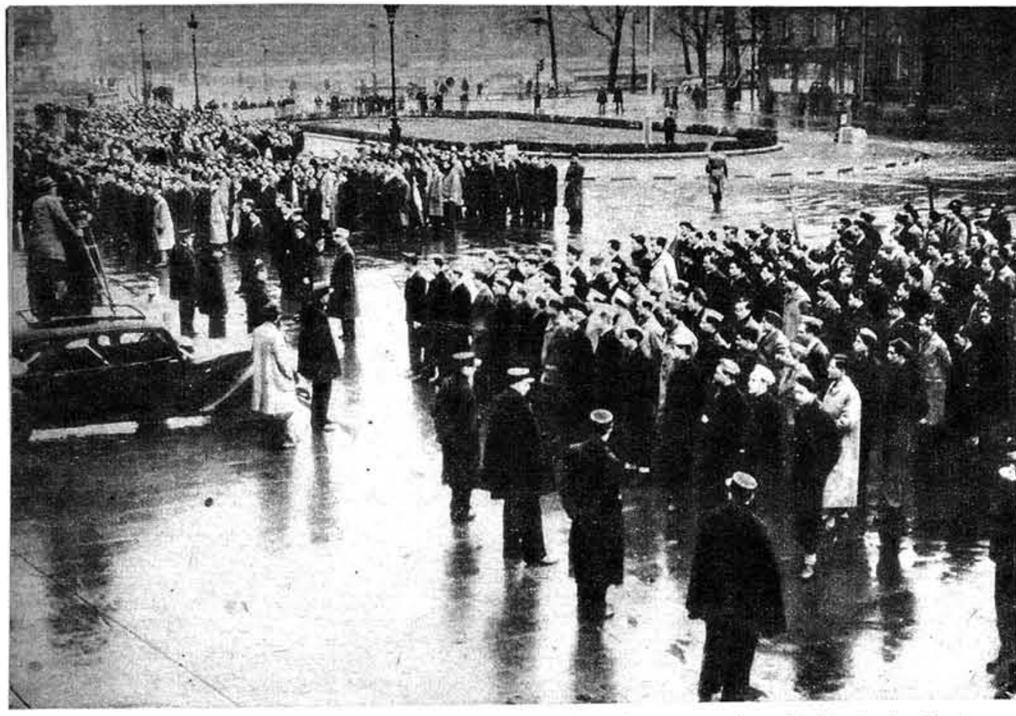

IMAGES
DEUX RENCONTRES MÉMORABLES
30



Pour réclamer leur participation plus active à l'effort de guerre, les étudiants de Paris se sont réunis place de l'Hôtel de Ville et ont défilé à travers les rues jusqu'au Panthéon.



Georges Carpentier (debout à droite), dont l'inculpation de collaboration a été définitivement écartée, dans sa fameuse boîte de nuit où militaires et civils s'en donnent à cœur joie.

HEURES VÉCUES À PARIS

La mission scolaire égyptienne vient à peine de rentrer de France. Un de ses membres, M. Youssef Habachi, nous a parlé de la vie à Paris sous l'occupation et après la libération, et, plus spécialement, du milieu estudiantin.

« La première manifestation de résistance, faite avant que la RESISTANCE n'existe, a été organisée par les étudiants le 11 novembre 1940 Chacun tenant en main deux longs bâtons, ils parcouraient, formés en monôme, l'avenue des Champs-Elysées où les Allemands se trouvaient nombreux, s'arrêtaient aux carrefours pour hurler en levant leurs bâtons en l'air : « Vive... ». Quelques pas plus loin, ils recommençaient le même manège : « Vive... » Les Allemands, qui n'y comprenaient rien, riaient au début de ce cri, qu'ils mettaient sur le compte de la bizarrerie française, jusqu'au moment où un collaborateur leur expliqua qu'en français le mot « gaule » est synonyme de « bâton ». Les étudiants criaient donc « Vive... de Gaulle » en montrant leurs deux bâtons.

« Les étudiants gaullistes et résistants se réunissaient régulièrement au café d'Harcourt. En 1941, les Allemands ordonnèrent la fermeture du café et le transformèrent, trois mois plus tard, en librairie collaborationniste. Mais les étudiants saccagèrent cette librairie à coups de grenades. A la suite de cet incident et de plusieurs autres du même genre, l'Université de Paris fut fermée, son recteur arrêté puis relâché, jusqu'au jour où on le remplaça par Abel Bonnard qui, lui, était notoirement pour la collaboration.

« La vie quotidienne des étudiants était dure et difficile. Joindre les deux bouts aurait été presque impossible pour la majorité d'entre eux s'il n'y avait eu les cantines pour étudiants. Ces cantines servaient également de centres de propagande gaulliste et de lieux de réunion pour les « gauches ». On y fabriquait des tracts. Lorsque l'on saisissait ces tracts, les Allemands en rendaient responsables d'abord les professeurs, puis l'appariteur, puis les étudiants si de nouveaux tracts étaient émis. »

— *Comment les étudiants égyptiens faisaient-ils pour vivre ?*

— Comme vous le saviez probablement, le gouvernement égyptien, par l'intermédiaire du gouvernement suisse, faisait parvenir à chacun de nous une allocation mensuelle. Pour vous donner une idée de l'augmentation du coût de la vie, je puis vous dire que cette allocation qui était de 3.000 francs avant la guerre avait passé à 20.000 francs par mois en 1944. Malgré cela, il nous était difficile de vivre sur le même pied qu'en 1939 et au temps de « la drôle de guerre ». Au marché noir, un kilo de thé valait 5.000 francs, celui du café 2.000 ; un litre d'huile coûtait 1.000 francs si vous arriviez à en trouver ; le beurre, tarifé officiellement à 80 francs le kilo, était introuvable à moins de 800 francs. Lorsque vous alliez chez un commerçant pour lui acheter quelque marchandise, vous étiez non seulement reçu comme un chien dans un jeu de quilles, mais vous deviez payer vos achats de deux manières : en argent et en une autre marchandise, beurre, café, etc... Les paysans plaignaient les habitants des villes qui ne pouvaient rien produire.

« Les prix pratiqués par certains restaurants étaient exorbitants. Les petits restaurants du Quartier latin avaient un menu à prix obligatoire, mais il était immangeable. Presque jamais de viande, de poisson et d'œufs. Il n'y avait que des légumes défraîchis servis dans des assiettes microscopiques. Les restaurants moyens vous servaient un repas « marché noir » à 50 francs en 1940 et à 150 francs en 1945. Par contre, les restaurants « chics » — Rouzier, par exemple — étaient contrôlés et ne pouvaient pas faire payer plus de 50 francs pour un repas médiocre. Place Saint-Michel, les prix « noirs » étaient de 500 francs en 1942 et de 1.000 francs au début de 1945, et le repas était bien moins substantiel qu'autrefois. A la Noël 1944, certaines boîtes de nuit servirent un dîner de réveillon, avec du foie gras, du poulet ou de la dinde truffée, à 5.000 francs !...

« Dans le domaine vestimentaire masculin, un complet qui se payait dans les 600 francs avant la guerre chez un bon tailleur, avait atteint 18.000 francs en 1944. Du côté féminin, l'ingéniosité était sans limite. Les grandes maisons de mode, pour décourager les Allemands qui achetaient tous leurs articles et les envoyaient à leurs femmes en Allemagne, avaient lancé la mode des chapeaux hauts et compliqués surnommés par les Parisiens « tartes à la crème ». Mais dans la confection de ces chapeaux, que les Allemands n'osaient pas acheter par peur du ridicule, il entrait 3 mètres de tissu que les Françaises étaient bien heureuses d'employer à autre chose une fois le chapeau défait. »



« France » est le plus récent tableau du peintre Georges Sabbagh, symbolisant avec un art profond, à travers ce visage digne et décidé, le pays qui a trouvé dans ses épreuves le courage de se reconstituer. Il porte cette épigraphe latine : « Cladibus invicta, patientia fatorum victrix. » (Invaincue par les défaites, victorieuse des destins).

— *Avez-vous eu des ennuis personnels avec les Allemands ?*

— Quelques-uns d'entre nous ont été arrêtés au début de l'occupation jusqu'après vérification de notre nationalité. Personnellement, j'ai passé deux mois dans un camp de concentration près de Bordeaux et un mois, une seconde fois, dans un camp près de Paris.

« Lorsque les Allemands ont su que nous étions des étudiants égyptiens préparant une licence de français, ils nous proposèrent de nous héberger gratuitement en Allemagne pour y apprendre l'allemand. C'était avant El Alamein. Ils essayèrent en vain de nous décider en nous disant qu'après la victoire allemande personne ne parlerait plus le français hors de France. »

— *Et qu'était devenue la vie littéraire ?*

— La vie littéraire française a plus ou moins continué sous l'occupation. Mais s'il y a eu peu de romanciers, il y a eu par contre une floraison de poètes. Le théâtre non plus n'a pas chômé, mais les auteurs et les acteurs juifs en étaient exclus.

« Quant à la presse collaborationniste, elle a cessé d'exister du jour où les Allemands ont quitté Paris. Le périodique qui se faisait le plus remarquer par son ardeur à collaborer était « Je Suis Partout », dont le directeur, Robert Brasillach, vient d'être fusillé. Mais ce que l'on ne sait probablement pas en Egypte, c'est que Brasillach, sentant que les choses allaient tourner contre les Allemands, avait démissionné de la direction du journal en 1943-44. Il espérait ainsi se faire oublier, lui et ses notoires actes de trahison. Au moment de sa démission, ses collaborateurs immédiats, pour manifester leur attachement à la cause allemande, avaient organisé dans toute la France des conférences portant le titre de « Nous ne sommes pas des dégonflés ». Leurs chefs étaient Charles Lesca, Alain Laubreaux et François Vineuil. Un autre journal pro-allemand était « La Gerbe », dont le directeur, Alphonse de Chateaubriant, a été, à la libération, arrêté et, je crois, condamné. »

— *Et le côté politique ?*

— Du côté politique, l'on peut dire que l'admiration des Français est unanime envers les Russes. Les Français espèrent que les Alliés les aideront à reconstruire leur pays dévasté, et leurs sympathies vont spécialement aux Anglais parce qu'ils savent qu'ils ont beaucoup souffert entre 1940 et 42. Ils sont découragés par la crise de ravitaillement et de chauffage qui sévit actuellement et qui est plus terrible qu'on ne le pense ici ; mais cette crise n'amènera pas de révolution, car les Français, dans leur totalité, font confiance à de Gaulle. La jeunesse française n'aspire qu'au travail pour pouvoir rattraper le temps perdu, travail qui permettra de redonner à la France la grandeur à laquelle elle a droit.

BENEDICT

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

Alors qu'avant guerre on reconnaissait aux pays du Moyen-Orient un certain intérêt dû à leur situation sur les rives du canal de Suez, on se rend compte de plus en plus aujourd'hui que ce coin du globe est en réalité le lieu où se croisent non seulement les routes maritimes, mais aussi les routes aériennes ; la guerre fit ressortir en outre l'importance des marchés d'Orient, ainsi que la valeur des richesses de son sous-sol. D'où l'intérêt croissant qu'il suscite de par le monde.

Au surplus, certains problèmes du Moyen-Orient avaient provoqué des réactions différentes en Amérique et en Grande-Bretagne. Le plus épineux, celui de la Palestine, avait même donné lieu, entre certains organes de presse anglo-américains, à une controverse dont le ton pouvait compromettre l'amitié des deux pays.

Si l'on ajoute à ces facteurs la tendance de tous les Etats arabes à se libérer de toute entrave à leur indépendance, il est facile de se rendre compte que le Moyen-Orient risquait de devenir un lieu où les frictions pouvaient se multiplier et compromettre ainsi l'ordre et la sécurité mondiaux.

Par ailleurs, la fin de la guerre ne tarderait pas à introduire dans la course aux marchés, aux puits de pétrole et aux voies de communication, les deux autres grandes puissances qui sont l'U.R.S.S. et la France. Leurs intérêts traditionnels dans les pays d'Orient ne pouvaient permettre de les écarter : la France y jouit d'un prestige particulier renforcé par son activité spirituelle, économique et politique pendant des siècles ; elle était la puissance mandataire en Syrie et au Liban avant l'indépendance de ces deux pays.

La Russie — à un degré moindre que la France, il est vrai — pouvait également revendiquer des droits spirituels, notamment en Palestine. Son voisinage immédiat avec certains pays d'Orient ne pouvait être ignoré. On a vu récemment comment une crise politique a éclaté en Iran, à la suite du différend surgi au sujet d'une concession de pétrole que le gouvernement iranien refusait d'accorder à sa voisine. Si l'U.R.S.S. venait à formuler la même demande plus tard à l'Irak ?

Le Moyen-Orient risquait, par conséquent, de devenir les nouveaux Balkans de l'après-guerre, où les interventions et les rivalités des grandes puissances seraient entretenues par des peuples inquiets luttant pour leur indépendance et rencontrant des obstacles dans la réalisation de leurs aspirations nationales.

La Conférence de Yalta semble avoir accordé une attention spéciale à ce problème, déjà abordé à celle de Téhéran. A-t-on établi des zones d'influence dans le Moyen-Orient ? Ou bien le système dont parle le « Times », qui se ramène à considérer le Moyen-Orient comme une zone intéressant toutes les Nations Unies, a-t-il réellement prévalu ?

O

Pour que le Moyen-Orient soit un facteur de paix et d'ordre, il est essentiel, écrit le « Times », que « les rivalités traditionnelles entre les puissances soient subordonnées à leurs intérêts communs ». Le but est la reconstruction économique et politique des pays du Moyen-Orient. Celle-ci devra être poursuivie sous l'égide des quatre grandes puissances — et non par la France et l'Angleterre seules — en tenant compte des problèmes généraux du Moyen-Orient qui intéressent en commun les Nations Unies.

En d'autres termes, les Nations Unies, et à leurs têtes les quatre grandes puissances, assumeraient désormais ensemble la responsabilité des solutions à apporter aux grands problèmes orientaux. Cela n'empêcherait pas la France et la Grande-Bretagne de se charger de l'exécution de la politique qui aura été décidée d'accord avec les autres puissances. Mais elles s'interdiraient de suivre une ligne de conduite isolée à l'égard de chacun de ces pays ou de se laisser influencer par leurs propres intérêts.

On considère souhaitable, d'autre part, qu'une Ligue groupe les pays du Moyen-Orient, afin de les représenter comme un bloc à l'égard des Nations Unies. C'est par l'entremise de cette Ligue que les questions orientales seraient discutées.

En somme, une fiction d'un Etat unique représentant les intérêts des pays arabes aurait ainsi à traiter avec la nouvelle Société des Nations pour tout ce qui touche à ses problèmes et à ses aspirations. Ce sont les intérêts généraux de cet Etat fictif qui seront pris en considération. Les intérêts particuliers des divers pays le composant passeraient, eux, au second plan. En revanche, l'Etat fictif de même que ses membres ne subiraient d'autres restrictions que celles découlant de l'intérêt général des Nations Unies ; ils n'ont plus à se préoccuper de la politique particulière de l'une ou l'autre des grandes puissances intéressées.

O

Tel semble avoir été — d'après le « Times » — le sujet des grands entretiens qui se déroulèrent ces jours derniers dans les eaux du lac Amer, au Caire, et au bord du lac Karoun. Seul un plan de cette envergure mondiale pouvait justifier l'arrêt de MM. Roosevelt et Churchill en Egypte, ainsi que le déplacement d'un monarque comme S.M. le Roi Abdel Aziz El Séoud en dehors de son pays.

Certaines indications officielles tendent à confirmer la version du « Times ». Le communiqué du Grand Chambellan publié à la suite de la Réunion de S.M. le Roi Farouk Ier avec le Souverain de l'Arabie Séoudite et le Président de la République syrienne mentionne clairement que les entretiens roulèrent « au sujet de certaines questions relatives à l'Union Arabe ».

On sait que cette Réunion historique eut lieu après les entretiens de M. Roosevelt sur le lac Amer et précéda les conférences qui devaient être tenues par M. Churchill au Caire et au Fayoum. Elle a donc étudié le sujet commun aux trois pays et qui ne peut être que l'Union Arabe.

O

Le nouveau Bloc Arabe acquiert du jour au lendemain une importance internationale grâce à l'appui de la Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de l'U.R.S.S.

Du point de vue américain et soviétique, le nouveau système considérant tous les pays arabes comme une sorte de Fédération relevant des Nations Unies est de nature à sauvegarder leurs intérêts particuliers et à remédier aux causes de friction ou de troubles.

Pour les Britanniques, la solution offre l'avantage considérable de tenir compte des intérêts généraux de l'Empire, tout en le soulageant d'une partie de la responsabilité qui lui incombe jusqu'à ce jour dans la satisfaction d'aspirations considérées parfois comme contradictoires.

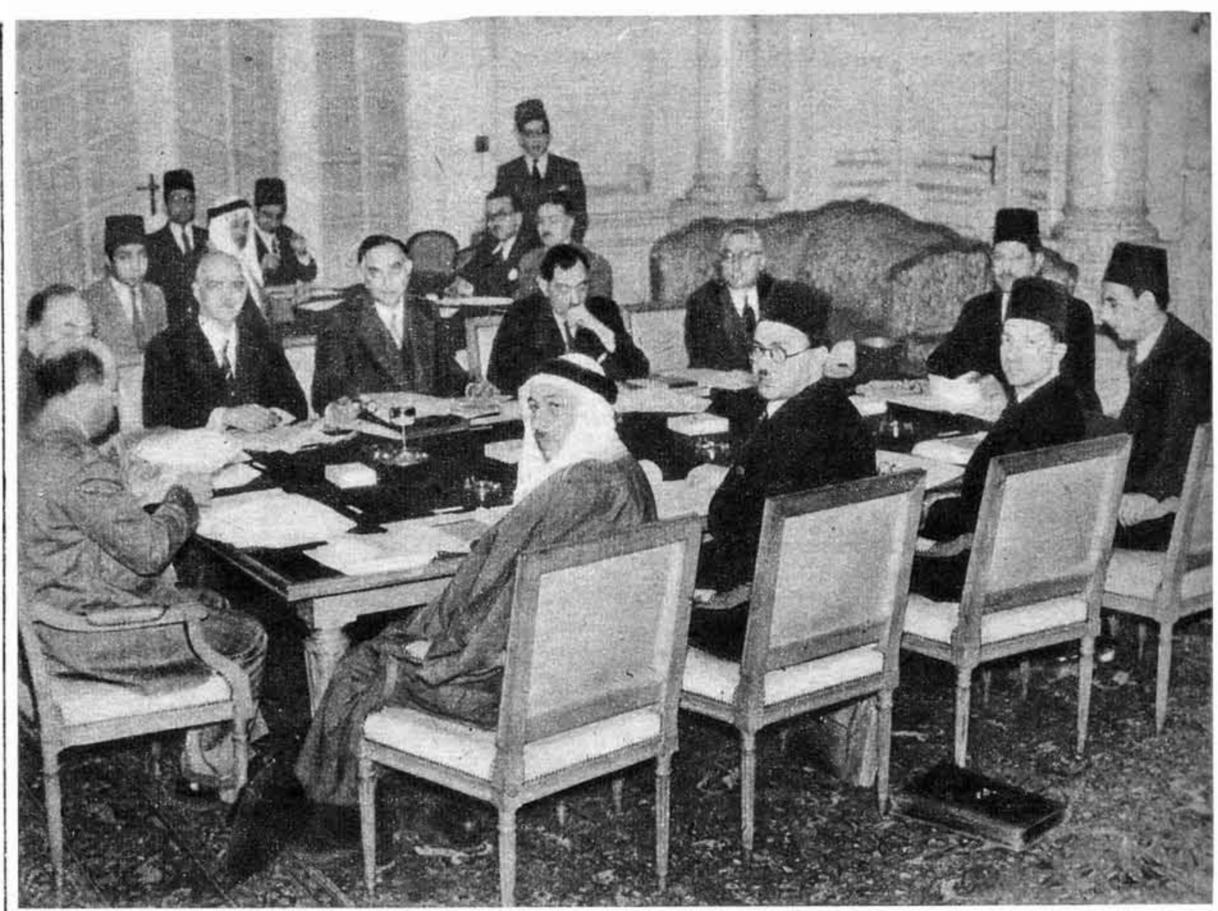
La France s'inclinera-t-elle devant le nouveau projet qui réunit l'adhésion des autres puissances et des pays intéressés ? Sa politique d'avant-guerre à l'égard des Etats du Levant a déjà subi une évolution remarquable sous la pression des événements. Si ses intérêts fondamentaux sont sauvegardés, nous ne voyons pas ce qui empêchera le gouvernement français, nettement orienté vers la gauche, de reconnaître le nouvel état des choses.

Quant aux pays du Moyen-Orient, leur réaction sera sans doute une profonde satisfaction. Leur indépendance s'en trouve confirmée et leurs tendances à l'Union sont du coup incorporées dans le statut du monde d'après-guerre.

Pour répondre à cet intérêt collectif manifesté par les Nations Unies à leur égard, il est possible que les pays arabes qui n'ont pas encore adopté une attitude définitive à l'égard de l'Axe marquent bientôt leur solidarité avec les grandes Démocraties dans leur lutte. En réalité, le premier des pays arabes — l'Egypte — a déjà fourni une large contribution à l'effort de guerre allié. Elle a participé aux œuvres et conférences internationales pour la reconstruction du monde et sa réorganisation. Une déclaration de guerre à l'Allemagne ne serait donc qu'une formalité purement juridique et morale qui ne fera que consacrer l'état de choses existant.

On verra bientôt si l'Egypte — et avec elle l'Arabie Séoudite — franchiront ce dernier pas qui garantirait aux pays arabes l'accès aux Conférences de la Paix.

J. A.



CONFÉRENCE ARABE

Les ministres des Affaires Etrangères des pays arabes se sont réunis en conférence au ministère des Affaires Etrangères, au Caire, pour étudier en détail le projet d'une ligue arabe. A droite, présidant les conversations, S.E. Mahmoud Fahmi El Nokrachi pacha, ayant autour de lui LL.EE. Abdel Rahman Azzam bey, ministre des Affaires arabes ; Samir El Rifai pacha, Premier Ministre de Transjordanie, et Suliman bey Soukkar, son secrétaire financier ; Kheir El Dine El Zerkli, conseiller à la légation de l'Arabie Séoudite au Caire ; M. Henri Pharaon, ministre des Affaires Etrangères du Liban, et El Sayed Fouad Ammoun, deuxième délégué ; Tahsin El Askari bey, ministre d'Irak en Egypte ; Noury El Saïd pacha, ancien premier ministre d'Irak ; Musa El Alami, représentant des partis de la Palestine arabe ; et Djamil Mardam bey, ministre des Affaires Etrangères de Syrie. On attend le résultat de cette grande conférence.





DÉLÉGUÉS A LA CONFÉRENCE ARABE

S.E. Noury El Saïd pacha (ci-dessus), ancien premier ministre d'Irak, et M. Henri Pharaon (ci-dessous), ministre des Affaires Etrangères du Liban, se rendent à la Conférence arabe au ministère des Affaires Etrangères d'Egypte.

DÉBARQUEMENT A IWOJIMA

Les fusiliers-marins de l'amiral Nimitz ont réussi à établir une tête de pont à Iwojima, bastion avancé de l'archipel nippon. Ainsi, la zone sous contrôle japonais dans le Pacifique occidental vient d'être percée et franchie par les Américains au nombre de 30.000 qui sont déjà à la lisière d'un des aérodromes ennemis servant jusqu'ici de postes d'observation. Plus de 800 navires ont participé à cette vaste opération.

NOTRE COUVERTURE



DEUX RENCONTRES MÉMORABLES

Sa Majesté le Roi Farouk a eu cette semaine des entretiens dans une atmosphère d'aise complète avec le président Roosevelt, à bord du croiseur présidentiel à Alexandrie, et avec M. Winston Churchill, Premier britannique, au Caire sur les questions touchant aux relations de l'Egypte avec les Etats-Unis et la Grande-Bretagne.

POUR COMBATTRE L'INFLATION

Peut-on dire qu'il y a inflation en Égypte ? Quelles sont les mesures proposées pour la combattre ? Telles sont les questions que nous avons posées à des personnalités éminentes, spécialisées dans les matières financières, et dont voici deux autres réponses. (*)

« Il n'y a pas de véritable inflation en Égypte », dit

ISMAIL SIDKY PACHA

ancien président du Conseil, président de la Fédération Egyptienne des Industries.

Assistons-nous au phénomène que les économistes appellent « inflation », en Egypte ?



Si vous entendez par le terme « inflation » le fait qu'il y a davantage de numéraire que de marchandises à vendre, je vous dirai « oui », et c'est cette sorte d'inflation qui occasionne une hausse des prix, due au déséquilibre survenu entre le volume de la monnaie et les objets que l'on peut acheter avec elle.

Mais si l'on interprète le mot « inflation » dans le sens habituel qui veut exprimer la situation dans laquelle se trouvent certains Etats, aux prises avec des difficultés financières, je vous répondrai « non ». Ces Etats, pour satisfaire à leurs besoins immédiats, se lancent dans le développement indéfini du volume de leur numéraire, et cela détermine un bouleversement économique du pays et un appauvrissement véritable de toutes ses couches sociales. Ce n'est pas le cas de l'Egypte. En effet, les activités générales du pays sont assez importantes, pour justifier une augmentation de son numéraire.

En second lieu, ce numéraire est couvert non seulement par de l'or, mais aussi par des avoirs très importants dans ce pays.

En troisième lieu, parce que cette augmentation est due en grande partie chez nous à une situation artificielle, du fait de la diminution des importations ; ce phénomène est lui-même l'effet, soit du manque de place sur les bateaux qui transportent les marchandises dont l'Egypte a besoin, soit des restrictions de change, qui empêchent l'Egypte de se porter acheteuse de ce dont elle a besoin, sur certains marchés étrangers.

La situation changera-t-elle après la guerre ?

La situation changera sans aucun doute, après la guerre. Il faut s'attendre à une diminution sensible du volume du numéraire en circulation, car le pays doit reconstituer son stock de marchandises de toutes sortes, épuisé durant la guerre. Il doit surtout faire face à des mesures générales, d'acquisition et de renouvellement de matériel, c'est-à-dire de machines et autre outillage coûteux, et ces opérations enlèveront une grande partie de son avoir en numéraire.

Cela implique que l'Egypte doit trouver les objets qu'elle cherche dans les pays avec lesquels elle est en rapport, et en particulier les pays du bloc Sterling.

Il est certain que lorsque les restrictions apportées par la guerre prendront fin, elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour que son commerce soit libre. Si elle ne trouve pas en Angleterre ce qu'elle désire, il faudra bien qu'elle s'adresse ailleurs.

C'est en effet à l'Angleterre qu'elle s'adressera d'abord. L'Angleterre y trouvera un moyen de diminuer sa dette vis-à-vis de l'Egypte. Pour l'Egypte, elle considère comme un devoir moral de s'adresser en premier lieu au pays allié qui lui a rendu, pendant la guerre, des services signalés.

Les prix conserveront-ils un niveau élevé ?

Il y aura certainement une baisse des prix due tout d'abord à la diminution du volume du numéraire ; en second lieu, au mouvement des prix mondiaux, qui, de toute évidence, connaîtront eux aussi une baisse.

Un autre facteur interviendra : la baisse procédera du côté psychologique, comme on l'a constaté de temps à autre chez nous. Cette baisse sera progressive. Elle ne sera sans doute pas marquée par des chutes verticales et des mouvements chaotiques.

Elle ne signifie pas que l'industrie égyptienne sera beaucoup moins prospère qu'elle ne l'a été en temps de guerre. L'industrie égyptienne n'a point progressé à cause uniquement de la cherté des prix, mais aussi, et surtout, sous la pression d'une forte demande, qui a constitué pour elle un tonique puissant, l'encourageant dans ses entreprises les plus hardies.

Cette demande a fait pression à cause de notre situation particulière, d'économie en vase clos. Ne pouvant s'adresser ailleurs, elle s'est exercée sur l'industrie locale, la poussant à tenter sa chance dans de nouveaux domaines.

Après la guerre, l'industrie ne souffrira pas d'un affaiblissement prononcé de la demande, parce qu'avisée, elle a su accumuler des réserves protectrices. Et, durant la guerre, elle a acquis de l'expérience, et aussi de la technicité.

Il faut toutefois espérer que le gouvernement accordera la protection nécessaire, douanière et fiscale, dans une mesure raisonnable, pour assurer son développement qui influe sur la vie du pays tout entier.

Cette protection ne peut s'étendre trop loin, face à la nouvelle tendance qui consiste à abaisser les barrières économiques et douanières. Dans un désir de coopération mondiale, qui rendra impossible tout plan futur visant une autarcie ouverte ou déguisée, les pays démocratiques ont renoncé à s'isoler du reste du monde.

« La détente de la situation actuelle sera lente », dit

M. MARCEL MISSIQUA

président du Groupe d'Etudes Economiques de la Société Fouad Ier d'Economie politique

L'expression « inflation monétaire » est utilisée couramment pour indiquer qu'une émission de billets est faite sans couverture, le plus souvent pour combler un déficit budgétaire. En ce sens, on peut affirmer qu'il n'y a pas d'inflation en Egypte. Mais, à un autre point de vue, l'inflation monétaire peut s'entendre comme un gonflement démesuré de tous les signes monétaires, soit sous forme de billets, soit sous forme de comptes courants, sans augmentation correspondante de marchandises. Dans ce sens, on peut dire qu'il y a une inflation en Egypte.

L'origine de notre inflation se trouve dans les deux faits suivants : les dépenses massives des troupes alliées en Egypte, qui constituent une exportation invisible s'ajoutant aux exportations visibles, et la réduction marquée de nos importations qui s'explique à la fois par l'impossibilité de se procurer du fret et d'effectuer des achats dans la plupart des pays dont l'activité économique est tournée vers la guerre. Tant que les troupes alliées seront dans le pays et que les importations seront difficiles, nous ne pouvons espérer un allègement de la situation.

Il a été rapporté qu'avec les débarquements en Méditerranée, le nombre des soldats stationnés en Egypte a considérablement diminué. Mais les dépenses alliées restent quand même, dit-on, de l'ordre de 4 à 5 millions de livres par mois. Comme, par ailleurs, nos importations continuent à être réduites, il faut malheureusement craindre une accentuation de la crise actuelle. Je doute même que la fin de la guerre en Europe apporte un sérieux soulagement à la situation, car, à cause de sa position géographique, l'Egypte restera une base importante pour le transfert des troupes en Extrême-Orient.

Après la guerre, nos fonds à Londres devraient être utilisés pour l'importation de la zone sterling et plus particulièrement de l'Angleterre, des produits dont nous avons besoin, soit pour la remise en état de notre matériel industriel qui n'a guère été renouvelé depuis six ans, soit pour regarnir nos stocks. Ces importations massives, *si elles pouvaient avoir lieu*, auraient un double résultat : d'une part, diminuer la monnaie scripturale ; d'autre part, augmenter la quantité de marchandises dans le pays. Mais j'ai dit « si elles pouvaient avoir lieu ». Il est certain, en effet, que l'Angleterre est loin de pouvoir payer comme nous l'aurions souhaité sa dette envers nous. Ce paiement, de l'aveu des financiers de la Cité, des économistes et de la presse financière, ne pourra s'effectuer que d'une façon échelonnée. Le plan White avait prévu un délai de 20 ans. En tout état de cause, nous devrons attendre quelques années. Aussi, on peut affirmer, je crois, que la détente de la situation actuelle ne sera que graduelle et lente.

Quelles sont les conséquences pratiques d'un tel phénomène pour le commun ?

Un renchérissement certain du coût de la vie, qui affecte plus particulièrement la grande majorité des classes moyennes et pauvres. Il résulte des statistiques officielles que le coût de la vie a presque triplé par rapport à 1939 ; or les appointements et salaires ont subi une augmentation de l'ordre de 20 à 80% ; dans quelques cas, ils ont à peine doublé. S'imagine-t-on les conditions d'existence de ces travailleurs qui voient leur budget réduit de moitié ? Et encore faut-il ajouter que les indices du coût de la vie sont calculés sur les prix tarifés, et ce n'est un mystère pour personne que nombreux sont ceux qui sont obligés d'acheter à la bourse noire la plupart des produits rationnés.

LE REMÈDE

Deux facteurs affectent nos prix : le manque de marchandises provoqué par la difficulté d'importer et le gonflement de notre papier-monnaie.

Pour ce qui est de nos importations, il y a lieu de préconiser un effort de notre gouvernement auprès des Nations Unies en vue d'obtenir une augmentation du tonnage affecté au commerce de l'Egypte. Ce n'est pas une tâche facile, il faut le reconnaître, les transports militaires ayant naturellement la priorité. Des experts autorisés en questions maritimes pensent même qu'il est douteux que la fin de la guerre en Europe apporte un grand soulagement à la tension actuelle des frets. Non seulement parce que l'approvisionnement des territoires libérés exigera un énorme tonnage, mais aussi, et surtout, parce que la guerre en Extrême-Orient est avant tout une guerre maritime qui exige des transports à des distances considérables. Il semble, cependant, qu'une certaine amélioration de nos importations puisse être envisagée dans un avenir pas trop éloigné.

La résorption du papier-monnaie pose des problèmes très délicats. Dans certains pays — la Suisse, par exemple — l'Etat a contracté des emprunts sans avoir besoin de fonds et dans le seul but de résorber une partie au moins de l'excédent des signes monétaires. Cette suggestion avait été faite par la Conférence du Caire ; elle n'a été réalisée que sur une très petite échelle, puisque le plus clair de l'Emprunt National a été couvert par la conversion des anciens emprunts (Unifié, Privilégié et Emprunts Cotonniers). On pourrait suggérer, étant donné l'énorme quantité d'argent en quête d'emploi, l'émission d'un nouvel emprunt d'importance qui pourrait être couvert à un taux inférieur à celui de l'Emprunt National. On a également suggéré à la Conférence du Caire une accentuation de la taxation, mais cette mesure, si elle permet une certaine résorption des fonds du public, a pour effet indirect d'augmenter le coût de production et en conséquence du prix des marchandises, c'est-à-dire qu'elle irait, en ce sens, à l'encontre du but à atteindre.

(*) *Lire « Images » n° 805.*

Lettre de Londres

LYRISME DE PARIS

par ELISABETH BOWEN

Où est la chanson de Londres ? Il est étrange que Londres n'a pas été davantage chantée. Paris, New-York, Vienne... toutes ces villes ont inspiré leurs chanteurs passionnés et nostalgiques. Est-ce que l'attraction sentimentale, le « je ne sais quoi » de Londres est plus difficile à exprimer, à capter dans un poème, dans la phrase musicale ? La nostalgie, au moins en ces jours, est assez vive. Peut-être même maintenant — dans les camps de prisonniers de guerre, ou dans la jungle birmane, dans la chaleur du Pacifique ou sur les neiges d'Europe — quelque jeune fils de la ville est-il en train de composer une chanson sur Londres qui sera immortelle.

Entre temps je songe à un autre lyrisme, le lyrisme de ceux qui ont vu Paris de nouveau. Cyril Connolly, rédacteur en chef de *Horizon*, est rentré récemment d'une visite de dix jours. Il a dit : « Tout ce que chacun a aimé est toujours là, et il n'y a pas quelque chose de plus qu'auparavant. » Connolly passa son temps à Paris parmi les écrivains et les peintres français. Comme co-rédacteur, il jouit particulièrement de la compagnie et de la conversation de Paul Eluard, dont *l'Eternelle Revue* (créée dans la clandestinité) a pu être apportée par lui, en plusieurs copies, à Londres. Nous avons des raisons d'espérer qu'Eluard visitera à son tour bientôt Londres.

La dilection toujours vive que les intellectuels anglais éprouvent pour la France a été pour le moins renforcée pendant ces quelques dernières années. Fort heureusement, nous trouvons du côté français un désir réciproque de contacts plus étroits. Les moyens d'assurer une large et libre circulation des périodiques anglais en France et des périodiques français en Angleterre sont en chemin d'être complétés. Plus de livres français seront publiés en Grande-Bretagne et plus de livres anglais en France. La traduction (quand elle sera jugée nécessaire) devra être maintenue à un standard élevé. Raymond Mortimer (rédacteur littéraire de *The New Statesman and Nation*) et Cecil Beaton aussi bien que Cyril Connolly sont parmi ceux qui récemment ont passé la Manche comme ambassadeurs non officiels des arts en Angleterre.

Le 14 février fut une occasion sentimentale — ou devrais-je mieux dire son souvenir. C'était le St. Valentine's Day, jour à l'occasion duquel de charmants gages avaient l'habitude d'être échangés entre jeunes amoureux. Ces « Valentines » étaient des cartes ornées de dentelle d'or et d'argent, de fleurs de soie peintes, de cupidons et de cœurs percés — symbole d'une passion immortelle ! La timidité de nombreux jeunes hommes entraînait souvent l'envoi de « Valentines » anonymes mais peu de jeunes femmes étaient timides au point de ne pas faire étalage de ces trophées d'amour autour de leur miroir ou sur le rayon de leur cheminée. Les jolies femmes pouvaient les dénombrer par douzaine. Hélas ! cette coutume galante a maintenant vécu. Les « Valentines » à dentelle coloriée ne peuvent plus être achetées que dans les magasins de bric-à-brac. Les jeunes hommes d'aujourd'hui préfèrent-ils les voies plus directes du flirt, sont-ils moins soucieux de flatter la vanité féminine ?

Je crois, cependant, que beaucoup des dont les « Valentines » tenaient lieu pourraient être ressuscité. Les jeunes filles anglaises d'aujourd'hui, aussi calmes, posées et décidées qu'elles puissent avoir l'air, sont au fond ultra-féminines et romanesques. En fait, elle est fatiguée de porter l'uniforme et elle aspire à revenir à ses jolies toilettes d'avant-guerre et à pouvoir remplir de nouveau sa chambre à coucher de roses et de rideaux de mousseline. Quand la guerre sera finie, la courtoisie, la grâce et la subtilité de ses prétendants seront ce qui l'intéressera le plus. Je prévois un changement équivalent dans la façon d'être masculine. Des deux côtés, on s'achemine vers la valse et le clair de lune.

Entre temps, je suis heureuse de voir que le St. Valentine's Day a été célébré à Londres cette année par un certain nombre de groupes, nos amis américains étant comme toujours, parmi nos hôtes les plus remarqués.

L'EGLISE DE RUSSIE

De retour de Moscou, S.B. Christoforos II, patriarche d'Alexandrie, a consenti à nous recevoir et nous accorder un entretien sur ses impressions de voyage en U.R.S.S., où il passa douze jours pour participer aux élections patriarcales.

Sa Béatitude nous reçoit au siège du patriarcat avec beaucoup d'affabilité.

Il nous dit tout d'abord l'hospitalité dont il a été partout l'objet, de la part de l'Eglise russe aussi bien que du peuple lui-même et des autorités.

« Mais, avant de poursuivre, laissez-moi vous dire l'importance de cette visite. Elle marque l'unité de l'Eglise grecque-orthodoxe, unité dans laquelle les différentes Eglises s'intègrent à des échelons différents de la hiérarchie ecclésiastique. C'est ainsi que l'Eglise russe se reconnaît une fois de plus soumise à l'Eglise de Constantinople et d'Alexandrie.

« L'Eglise de Russie est, en effet, fille de l'Eglise de Constantinople qui est notre patriarcat œcuménique. Après que la Russie eût reçu l'orthodoxie, le patriarche de Constantinople y faisait de fréquentes visites pour encourager l'église cadette. Aujourd'hui, la visite que nous rendîmes était inspirée du même principe.

« Aux élections, étaient personnellement présents quatre patriarches : ceux d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, l'œkatolikos de l'église de Géorgie et quatre autres représentants.

« Ces élections furent l'objet de deux séances : l'une où la procédure fut déterminée, et la seconde où le corps ecclésiastique vota, au cours d'une messe solennelle. A cette messe, qu'en ma qualité de patriarche d'Alexandrie et en l'absence du patriarche de Constantinople je présidais, tout le corps diplomatique était présent. La messe solennelle est appelée, en termes d'église, pontificale, et tout le haut-clergé, comprenant plus de cinquante évêques, y assistait. Le service fut accompli suivant le rite traditionnel, en grec.

« Le chef de la Commission aux Affaires de l'Eglise Orthodoxe, Karpov, prit une part active aux élections, bien qu'il ne votât pas. Sa présence nous démontrait que le gouvernement, bien qu'il ne soutînt pas officiellement un culte religieux quelconque, regardait l'Eglise orthodoxe avec faveur, et cette impression fut confirmée quelques jours plus tard, au banquet officiel donné par la commission. Les relations amicales entre l'Etat et l'Eglise y furent soulignées. Au cours de plusieurs toasts, M. Karpov mit au clair la relation du gouvernement avec l'Eglise.

« L'Eglise, disait-il, est libre d'exercer son culte. Si, à l'avenir, elle a besoin du secours gouvernemental pour l'accomplissement de ses fonctions, le gouvernement, même si la loi n'en prévoit pas le cas, montrera de la sympathie pour sa demande.

« Le gouvernement a récemment restitué à l'Eglise orthodoxe trois cents églises, et il assume actuellement les frais de restauration de certaines d'entre elles.

« Ainsi les relations entre le gouvernement et l'Eglise sont cordiales. On ne saurait donner à cela une autre raison que celle-ci : l'Eglise a montré durant cette guerre son attachement indéfectible à la patrie. Elle n'a reculé devant aucun sacrifice, pour servir la cause de la défense de la patrie. Des membres du clergé étaient en première ligne. Les collectes des fidèles étaient envoyées pour augmenter les sommes utilisées dans les dépenses de guerre. La prédication n'avait d'autres thèmes que ceux qui pouvaient relever le moral de gens qui subissaient une des épreuves les plus dures qu'il soit donné à un peuple de connaître.

« En un mot, l'appui du clergé grec-orthodoxe était total.

« Le patriarche d'Antioche demanda, au cours d'une conversation avec Karpov, si les patriarches étrangers auraient l'honneur d'être reçus par le maréchal Staline. Celui-ci réfléchit un instant, et dit qu'il demanderait si ce dernier pouvait le faire, et que la réponse nous serait sans doute donnée lors du banquet prochain, dont on avait fixé la date. Au banquet, il nous fit savoir que le maréchal Staline aurait été très heureux de nous rencontrer, mais qu'il était parti pour le front et serait de retour après notre départ. Allusion, sans doute, aux événements dont vous avez aujourd'hui connaissance !

« Quant à moi, je demandai à un patriarche russe si l'Eglise était heureuse de cette promesse éventuelle d'aide gouvernementale.

« Il me répondit que l'Eglise était assez riche et que le peuple jusqu'ici faisait son devoir. En conséquence, l'aide de l'Etat n'était pas indispensable.

« Je me rendis compte par moi-même que le gouvernement donnait, en effet, à l'Eglise cette aide dont il avait parlé. Sur le chemin du retour, nous arrivâmes à Bakou un dimanche. Je demandai à faire ma prière à l'église, si cela était possible. On me répondit que l'église venait à peine d'être rendue au clergé ; des travaux de restauration effectués par le gouvernement étaient en cours, et la rendaient inaccessible.

« Une profonde impression, en U.R.S.S., me fut donnée par la ferveur des fidèles. Je la trouvai partout, dans la rue, dans les églises, à chaque instant de mes visites. L'on donna un concert de musique religieuse au Conservatoire, où plus de deux mille personnes étaient présentes. Je n'ai jamais, je pense, trouvé des marques de révérence pieuse aussi profondes que ce soir-là. Des fidèles vinrent en toute humilité pour demander des signatures-autographes. Et ne croyez pas que ces marques de piété ne furent apparentes que chez les humbles. J'eus besoin des services d'un médecin au cours de mon séjour, et l'on manda pour moi un professeur en médecine. Il était, lui aussi, empreint du plus grand respect pour les fonctions que j'exerçais.



S.B. Christoforos II, patriarche d'Alexandrie.

« Le nouveau patriarche élu ces jours-ci à l'unanimité, Alexei, est un homme pieux, d'une science profonde et d'une nature noble. Il sera certainement à la hauteur des tâches qui lui incombent.

« Je voudrais enfin préciser une question qui a été l'objet de nombreuses controverses : celle du schisme bulgare.

« L'Eglise de Serbie et celle de Roumanie envoyèrent une mission ecclésiastique qui était présente aux cérémonies. Mais le clergé de Bulgarie se fit remarquer par son absence. C'est que le clergé de Bulgarie est schismatique : un exarque bulgare siège à Constantinople, quand la loi canonique interdit à deux évêques de résider dans le même diocèse. La seconde cause du schisme est que l'Eglise bulgare avait écarté les évêques grecs locaux en Thrace et en Macédoine pour les remplacer par des évêques bulgares.

« L'Eglise bulgare a demandé à faire son pardon à l'Eglise russe, qui nous a transmis la requête. Nous avons répondu que l'Eglise bulgare n'était pas émancipée, c'est-à-dire qu'elle ne représentait pas une église indépendante, et que, d'autre part, un simple pardon ne pouvait suffire. Nous considérerions avec bienveillance la question de l'émancipation ; quant à la demande du pardon, il fallait que l'Eglise bulgare mît fin aux erreurs qui étaient causes du schisme.

« Il semble qu'il y ait bon espoir que l'Eglise bulgare soit réintégrée dans un proche avenir.

« Telles sont quelques-unes de mes impressions les plus marquantes, recueillies au cours de mon bref séjour. Qu'elles soient d'un heureux augure pour l'future de notre Eglise ! »

A. H.

AIDONS LES TUBERCULEUX

Le docteur Mahmoud Soliman Abaza bey, conseiller technique pour les maladies de poitrine au ministère de l'Hygiène, nous met en garde contre toute approche superficielle du problème de la tuberculose en Égypte.

La tuberculose, nous dit Dr Abaza bey, constitue un problème complexe, extrêmement grave, qui menace de s'aggraver d'heure en heure, et que nous devons essayer de résoudre par tous les moyens possibles. C'est à la fois un problème médical, économique et social, et ces trois aspects se présentent d'une manière également angoissante.

PROBLÈME MÉDICAL

A l'heure actuelle, la tuberculose est répandue à travers toute l'étendue du royaume égyptien. Aucune région n'en est exempte. On appelle cela, en médecine, une dispersion homogène.

Pour faire face à ce nombre croissant de malades qui se connaissent ou s'ignorent, nous n'avons qu'un nombre insuffisant de dispensaires, sanatoria, préventoria, de médecins et de personnel entraînés.

C'est une maladie qui attaque surtout les jeunes. D'une manière générale, on pourrait la comparer à un malfaiteur subtil qui ne frappe que les hommes qui peuvent être utiles au corps social auquel ils appartiennent. Ses victimes ont en général de 15 à 50 ans.

Les paysans, de même que les Nubiens qui se dirigent, de plus en plus, vers les villes, en quête de travail, sont souvent victimes de cette maladie. Ils arrivent en ville sans aucune préparation morale ou intellectuelle, acceptant de vivre dans des conditions qui nous paraissent détestables, mais qu'ils supportent avec une résignation absolue, et, n'étant pas immunisés naturellement contre la tuberculose, ils offrent une proie facile aux microbes.

En revanche, les habitants des villes, qui vivent depuis longtemps dans des agglomérations et sont en contact constant avec les microbes en suspension dans l'air, ont réagi et se sont en quelque sorte protégés contre la tuberculose. C'est pourquoi l'on a dit que les Israélites, qui vivent beaucoup dans les villes, sont moins sujets à cette maladie.

Devant une telle situation, un contrôle de l'émigration vers les villes serait souhaitable. Je parle ici en médecin, bien entendu, et je ne pourrais donner la clé de tous les problèmes qu'il serait nécessaire de résoudre avant d'arrêter cette émigration. Mais la santé étant le premier bien de l'homme, tous ses actes doivent être subordonnés à son maintien. C'est pourquoi je pose ce principe pour l'émigration vers les villes, de même que celui de la nécessité d'une observation rigoureuse des lois qui protègent la santé des ouvriers dans les usines et hors des usines, en présence d'un développement industriel intense.

Actuellement, dans certains secteurs industriels, les ouvriers dorment à vingt ou trente dans une chambre, par équipes, la nuit, le matin et l'après-midi, leurs usines travaillant vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

A la base de la lutte contre la maladie, figurent un problème d'habitation — le maintien d'un minimum d'air pur dans les locaux où l'on travaille et l'on dort — et un problème de diététique, la qualité et l'abondance de la nourriture.

A ces deux problèmes fondamentaux sont reliés d'autres qui ne rentrent pas immédiatement dans le champ du médecin, celui des mœurs : il faut éviter de vivre entassés les uns sur les autres, il faut surveiller la santé de ceux qui vous entourent pour éviter d'être contaminé, et celui du travail : il est des emplois malsains que certaines personnes ne devraient pas prendre.

Nous n'avons pas de statistiques à ce jour, en Egypte, sur le nombre de personnes atteintes de la maladie. Nous pouvons admettre toutefois que peut-être 10.000 personnes meurent en moyenne chaque année, des atteintes de la tuberculose.

En Angleterre, on avait calculé que l'Etat dépensait, pour former un homme valide, près de 100 livres par année, depuis le jour de sa naissance. Il y a vingt-cinq ans, la tuberculose causait 50.000 morts chaque année. En estimant l'âge moyen des victimes à 30 ans, l'Etat perdait annuellement 150.000.000 de livres placées en capital humain. Les médecins pensaient qu'ils pourraient sauver la moitié des hommes qui mouraient de tuberculose chaque année si on leur accordait un budget approprié. Ils obtinrent de larges crédits, à la suite de leur exposé, et 20 millions de livres annuelles furent affectées à la lutte contre la tuberculose. En vingt-cinq ans, le nombre de décès annuel a été réduit de cinquante pour cent.

PROBLÈME SOCIAL

Le problème de la tuberculose est aussi social, car il faut empêcher la tuberculose, hautement contagieuse, de se répandre.

Le médecin est constamment embarrassé par le dilemme suivant : doit-il priver de son travail un cuisinier ou un ouvrier qui constitue le gagne-pain de sa famille, parce qu'il est tuberculeux, pour prévenir la contagion, ou doit-il songer à la vie des autres ?

Un tuberculeux est, le plus souvent, un soutien de famille. S'il perd son emploi, sa famille sera dans la misère. Si on ne le soigne, il mourra bientôt, et sa femme et ses enfants seront condamnés à la mendicité.

Il est indispensable d'établir une législation qui permette de faire vivre sa famille durant toute la période du traitement, et de la mettre, elle aussi, à l'abri de la contagion.

Nous avons institué quatre préventoria où les enfants menacés par la fréquentation de personnes atteintes sont gardés en pension. Il faudrait poursuivre cette œuvre à grande échelle.

PROBLÈME ÉCONOMIQUE

Il n'est plus possible, aujourd'hui, de dire que la tuberculose est une maladie incurable. Je soutiens qu'elle est la maladie la plus curable à condition que les soins nécessaires soient accordés au malade. Ils sont longs et délicats, je l'avoue. Mais, en un mois, un malade peut revenir à une première étape de santé, s'il est soigné à temps, reprendre du poids et de la couleur, et ne plus souffrir de l'action du microbe.

Il faut un traitement beaucoup plus long et suivi pour l'amener à la guérison complète. Le malade doit être contraint à accepter cette guérison, et mis en mesure, grâce à l'aide financière de l'Etat, ou tout autre système de secours économique, de persévérer dans les soins tout le temps nécessaire. Ce n'est pas en donnant une indemnité quelconque qu'on sauve un malade. Il faut lui assurer une rente régulière qui l'incite à prendre patience, condition essentielle pour l'obtention de résultats durables.

Un médecin célèbre disait un jour : « Jamais un fou n'a été guéri de la tuberculose ». Il avait absolument raison. Le jeune avocat qui veut attendre de se faire une situation pour se reposer, l'étudiant qui veut terminer ses examens agissent au prix d'un danger fatal. Toute considération individuelle doit céder le pas aux nécessités du traitement.

Ce traitement peut être octroyé au malade là où il se trouve, et non dans des lieux particulièrement choisis. Je suis d'avis que le degré d'humidité, par exemple, que l'on donnait comme facteur essentiel dans les causes de la maladie n'a qu'une importance secondaire par rapport aux facteurs que j'ai mentionnés. De même, la chaleur ou le froid n'ont pas d'influence directe. Ce sont essentiellement les conditions de vie et la nourriture qui dominent l'évolution des courbes statistiques.

J'AI CHASSÉ LES FAUVES



Trente-cinq ans de chasse dans les jungles de l'Afrique sont un titre de gloire dont s'enorgueillit à juste raison M. Gaadallah Tanious qui, de passage au Caire, venant du Soudan, nous a fait le récit de quelques-unes de ses aventures.



C'est dans nos bureaux, au milieu du cliquetis des machines à écrire, que M. Gaadallah Tanious nous conte ses étonnantes aventures. Pensez ! Trente-cinq ans de jungle. Tartarin lui-même en eût pâli... Egyptien d'origine, établi au Soudan où il est né, M. Tanious est un « dur » dans toute l'acception du terme. Alors qu'à sept ans les enfants de son âge achetaient des billes, il rassemblait, lui, ses économies pour se payer des cartouches, et aux images d'Epinal il préférait les exploits héroïques de chasseurs.

— C'était ma plus grande joie, nous affirme-t-il. Que voulez-vous, chacun a sa marotte en ce monde. Pour moi, il n'est pas de satisfaction plus complète que lorsque je reviens d'une chasse épuisante avec un beau palmarès à mon actif.

M. Gaadallah a des yeux noirs, vifs et pénétrants. Quand il vous regarde et qu'il vous narre ses randonnées hasardeuses à travers les forêts épaisses, son regard brille d'une lueur vive. On en est presque transpercé. Mais cédons-lui la parole.

— Le caractère du lion se rapproche en plus d'un point de celui de l'homme. Certains fauves peuvent être atteints de dépression nerveuse et certains autres même de folie. En ce cas, il serait fort malaisé pour un chasseur de rencontrer l'un d'eux. La catégorie des lions mangeurs d'hommes est une espèce assez répandue que l'on peut reconnaître par le cri de la bête ou par certaines indications que nous allons préciser. Ainsi, quand, vous rendant à une chasse périlleuse, vous rencontrez un lion, ayez votre fusil bien armé, arrêtez-vous à une certaine distance de lui, les yeux braqués sur l'extrémité de son nez et sans ciller, pour bien montrer à l'animal que vous n'avez pas peur de lui. Si c'est un mangeur d'hommes, il se couchera immédiatement par terre, se frappera la poitrine, bougera sa queue de droite et de gauche et poussera des rugissements terribles afin de vous effrayer. Ne faites aucun cas de tout ceci. Tenez-vous droit, la tête haute, sans broncher. C'est le moment ou jamais de vous montrer courageux. Continuez à fixer l'animal. Quand vous constaterez que sa queue revient à son immobilité première, soyez certain qu'il se prépare à se précipiter sur vous et à vous dévorer. A ce moment, divisez mentalement son corps en trois parties, allant de la queue à la tête. Tirez juste au milieu. Si le coup ne l'a pas abattu, attendez qu'il se rapproche de vous, à sept ou huit mètres environ, et tirez encore une fois, mais tirez bien, car, autrement, il pourrait vous en cuire !

« Certains lions, quand votre regard se pose sur eux, poussent un « ha » significatif. Si vous tirez un premier coup de feu, ils s'enfuiront avec terreur. Ils ne se sentent pas assez forts pour jouer gros jeu avec vous. Ces animaux se nourrissent de la chair d'autres bêtes et n'ont que faire de celle de l'homme qu'ils n'apprécient peut-être pas. »

Après tout, c'est là une question de palais et nous ne songerions pas à nous en plaindre !

M. Gaadallah poursuit :

— Une autre espèce de lions se réfugient dans les arbres. De couleur jaunâtre, ils ont des points noirs sur le corps et sur le sommet des deux yeux. Ces lions sont particulièrement féroces, et on les trouve dans les régions de Nubie et sur le Nahr el Arab.

— Le danger de pareilles aventures ne vous a jamais effrayé ? demandai-je à mon interlocuteur avec admiration.

— Un chasseur peureux ne peut jamais être un chasseur. Un « break-down » subit l'empêche d'épauler son fusil. Il peut aussi rester figé sur place sans pouvoir faire un seul mouvement. Au contraire, le danger décuple la force du vrai chasseur qui se sent dirigé par une puissance supérieure qui le soutient malgré lui.

— Vous êtes-vous trouvé parfois dans des situations périlleuses ?

M. Tanious sourit :

— Tout est péril dans nos expéditions, depuis le moment de notre départ jusqu'à notre retour qui n'a lieu, parfois, que deux jours après. Tenez, un matin j'étais parti avec mes deux serviteurs pour une chasse épique à plus de cinquante kilomètres de toute habitation humaine. Tout d'un coup, nous nous aperçûmes que la provision d'eau que nous avions emportée était épuisée. Que faire ? Il fallait trouver de l'eau coûte que coûte, autrement il y allait de notre vie. Mes compagnons se mirent à la recherche d'une mare, me laissant tout seul à brûler du bois contre l'invasion des moustiques qui me piquaient impitoyablement. Me saisissant du télescope que j'emporte toujours avec moi, je cherchai un coin de verdure qui m'eût indiqué le voisinage de marais. A ce moment j'entendis des pas précipités. Je tends l'oreille et vois venir vers moi un énorme rhinocéros. Je vous assure qu'à cet instant je ne me sentais pas très tranquille. Un faux mouvement, une hésitation, et j'étais bel et bien perdu. Dieu merci, mon fusil était chargé et j'abattis l'animal net avant qu'il ait pu me réduire en bouillie...

« A ce moment, mes domestiques revinrent.

« — Comment ne m'avez-vous pas averti de loin du passage de l'animal ? leur demandai-je étonné.

« Ils se regardèrent, encore sous le coup de leur émotion.

« — Nous n'avons pas eu le temps, me dit l'un d'eux tandis que l'autre hochait la tête.

« — Nous avons cru notre maître mort, fit-il en tremblant de tous ses membres...

« Et avec supplication ils me demandèrent de leur donner un morceau de la racine de l'arbre reçue de mes parents.

« C'est là une superstition répandue que la racine de certains arbres préserve les humains contre tout danger. »

●

Notre conversation marque un temps d'arrêt. Quelques gorgées de café turc et une cigarette permettent à M. Gaadallah de fouiller dans ses souvenirs. Il en a tant qu'il ne sait lequel évoquer. Enfin il se décide pour une chasse à l'éléphant dont il nous retracera les détails avec une émotion visible.

« Le cheikh d'un village, connaissant ma passion, vint un jour m'avertir qu'un grand éléphant d'une espèce très rare se trouvait au cœur même de la jungle. C'était un jeudi. Le lendemain j'avais congé (Gaadallah Tanious, aujourd'hui à la retraite, était à l'époque fonctionnaire des postes et télégraphes). Je donnai ordre aussitôt à mon domestique d'apprêter nos trois bons chevaux et nous partîmes sur-le-champ. En cours de route, nous rencontrâmes plusieurs bêtes sauvages dont nous ne fîmes aucun cas. Pour les détourner de notre chemin, nous tirions des coups de feu en l'air. C'est le meilleur moyen de ne pas être importuné. Aussitôt les bêtes se dispersent et vous laissent poursuivre votre chemin. Nous marchâmes ainsi toute la nuit et arrivâmes enfin à destination. Il était six heures du matin.

« Les yeux braqués sur mon télescope, j'aperçois l'animal à une certaine distance, protégé par une vingtaine de femelles. »

Ici j'ouvre une parenthèse. Un mâle a toujours autour de lui ses femelles dont la chasse est absolument interdite. On reconnaît le mâle à certains signes de la tête et du front plus proéminent. La malice de ces animaux va jusqu'à tourner le dos au chasseur, pour le confondre, comme nous l'apprend M. Tanious.

Mais écoutons la suite du récit :

« L'éléphant nous sentit et se mit à courir à toutes jambes. Je courus derrière lui, sur le dos de mon cheval, des heures entières afin de le rattraper. Cela nous mena jusqu'à quatre heures de l'après-midi. D'autres troupes d'éléphants se joignirent à la première, et on eût dit une véritable armée fuyant devant l'offensive de l'ennemi. Puis, brusquement, les animaux firent volte-face. Se trouvant à une certaine distance de moi, ils ne pouvaient m'apercevoir. L'éléphant a en effet de petits yeux, et si son flair est particulièrement développé, sa vue est au contraire très faible. Descendant de mon cheval, je grimpai sur une fourmilière qui, là-bas, atteint parfois plusieurs mètres de hauteur. Je dominai donc la situation. Quand toute la troupe défila à mes pieds, j'attendis le moment propice pour tirer en plein sur l'animal dont je convoitais la prise. Il chancela et s'abattit tandis que ses compagnons poursuivaient leur course rapide.

« Ce fut peut-être là, nous dit M. Tanious, une de mes plus belles chasses. »

Nous parlant du caractère de l'éléphant, notre interlocuteur ajoute :

— Vous ne pouvez vous faire une idée de la discipline qui règne dans le rang de ces animaux. Chaque tribu a son chef qui est élu après une âpre bataille entre plusieurs mâles qui ne va pas sans beaucoup d'effusion de sang et sans laisser sur le terrain de nombreux morts. Le plus fort d'entre eux est finalement élu chef. On l'entoure alors de mille soins, mettant à sa disposition deux gardiens qui le servent comme de véritables domestiques, lui apportant sa nourriture s'il est malade, l'accompagnant dans ses diverses pérégrinations à travers la jungle et le mettant à l'abri de toute attaque fortuite. Lorsqu'il devient vieux ou impotent, il est systématiquement mis à la retraite. On lui évite tout effort. Pour plus de précautions encore, un tronc d'arbre est placé à proximité de sa tête afin qu'il puisse reposer celle-ci et somnoler à sa guise tandis que son entourage vaquera à tous les besoins nécessaires pour le grand malade qu'il est devenu. Il vivra ainsi jusqu'à sa mort, c'est-à-dire parfois durant plusieurs centaines d'années.

M. Gaadallah regarde sa montre — une montre qui lui fut offerte en 1921, comme l'indique l'inscription que j'y lis, par un prince européen grand chasseur de lions — et s'excuse de devoir nous quitter. Nous l'eussions écouté encore longtemps avec intérêt tant ce domaine possède des côtés attachants. Car, après tout, il n'y a pas si loin de l'homme à la bête...

ANTOINE TOMA

Le lion, roi des animaux et de la brousse, surpris par l'objectif devant une proie.

Il y a 139 ans...

BERLIN OCCUPÉ

Les derniers préparatifs sont en train d'être mis au point avant de lancer l'assaut final contre Berlin, que 75 et 500 kilomètres séparent respectivement des armées russes et anglo-américaines. Déjà Berlin s'affole... Pour mieux comprendre ce que ressentent actuellement les Berlinois, peut-être faudrait-il se souvenir des événements qui se déroulèrent durant ce mois d'octobre 1806, lors de l'occupation de Berlin par les armées de Napoléon...

A Iéna et Auerstædt, les armées prussiennes écrasées fuyaient en débandade poursuivies par la cavalerie de Napoléon... La déroute était complète. Les commandants des forteresses prussiennes se disputaient à qui se rendrait le premier aux armées françaises. Spandau tomba d'abord. Puis Stettin et Kuestrin... A Magdebourg, le général von Kleist — ancêtre de l'actuel général von Kleist — accompagné de vingt autres généraux se rendirent avec toute leur armée complètement équipée — y compris six cents canons.

Le comte von Schulenbourg, l'officier commandant de la place de Berlin, fit afficher sur tous les murs de la capitale une proclamation disant : « Le roi a perdu une bataille. Nous espérons que chaque citoyen gardera son calme.

La reine Louise, se préparant à partir pour Prusse Orientale, déclara en quittant son palais : « Je ne crois pas que je retraverserai seuil ! » Le carrosse royal emporta le roi, reine et leur suite vers leur refuge en Prusse Orientale, laissant la capitale à son destin.

A Sans-Souci, le célèbre château de Frédéric le Grand, tous les tableaux précieux avaient été descendus et emballés... Mais personne ne pensa à mettre les caisses en lieu sûr... Sur les bords de la Sprée, les barques chargées de fusils et de munitions furent abandonnées... Chacun essaya de cacher ce qu'il possédait de plus précieux... Celui qui put trouver un moyen de fuite s'empressa de quitter la ville... La garnison elle-même s'était déjà enfuie.

Le tonnerre des canons qui bombardaient la forteresse de Spandau était entendu dans les rues de Berlin... L'anxiété de la population prenant une proportion de panique, ne cessait d'augmenter... La discipline que le roi de Prusse avait essayé d'inculquer à son peuple depuis de longues années fut aussitôt oubliée. Partout les aigles prussiens disparurent... Jusqu'aux facteurs qui déchirèrent leurs insignes... Les Berlinois loyaux brisèrent les statues de leurs rois, ou bien cachèrent leurs bustes dans les caves... Et comme toujours, des « profiteurs » s'empressèrent de mettre en vente des cartes à l'effigie de Napoléon !

Le jour J arriva enfin ! Ce fut à Davout — pour le récompenser de ses victoires de Iéna et Halle — que Napoléon laissa l'honneur d'entrer le premier à Berlin... Les ministres et les hauts fonctionnaires vinrent à pied, jusqu'à la porte extérieure de Potsdam, à la rencontre du général, pour lui remettre les clés de la ville.

Et le 27 octobre 1806, à 4 heures de l'après-midi, Napoléon faisait son entrée triomphale à Berlin, en traversant la fameuse porte de Brandebourg. Des salves de canons saluèrent son entrée, tandis que toutes les cloches sonnaient à pleines volées... Le maréchal Lefebvre ouvrait le défilé, à la tête de la Garde impériale.

L'un après l'autre, les fameux regiments français défilèrent à travers l'*Unter den Linden*. L'Empereur, chevauchant son pur sang arabe blanc, passa entre les Grenadiers de la Garde et les chasseurs à cheval... Des cris frénétiques de « Vive l'Empereur ! » poussés par ses soldats saluèrent son apparition...

Les soldats français furent logés dans la ville... Plus tard, des historiens prussiens devaient se plaindre amèrement de la manière dont ils se comportèrent et des énormes taxes qui furent infligées à la capitale de la Prusse. Cependant, à l'époque même, tous les rapports allemands ne cessaient de louer et d'apprécier hautement la conduite des soldats français...

Mais quand les troupes françaises furent relevées et remplacées par des soldats appartenant à la confédération rhénane, des soldats venant de Bavière, du Wurtemberg et de Bade et servant sous le drapeau français, les conditions des Berlinois changèrent du tout au tout. Les Souabes se firent un point d'honneur d'agir le plus brutalement possible avec leurs compatriotes de Prusse, et de leur faire sentir lourdement ce qu'il en coûtait d'être vaincus.

Vu la situation financière particulièrement difficile dans laquelle se trouvait le pays, fonctionnaires de l'Etat durent se passer leurs appointements pendant de longs mois. Et l'on put souvent voir des valets de pied appartenant au palais royal, et portant encore leur livrée chamarrée, gagner leur vie en vendant de l'eau dans les rues...

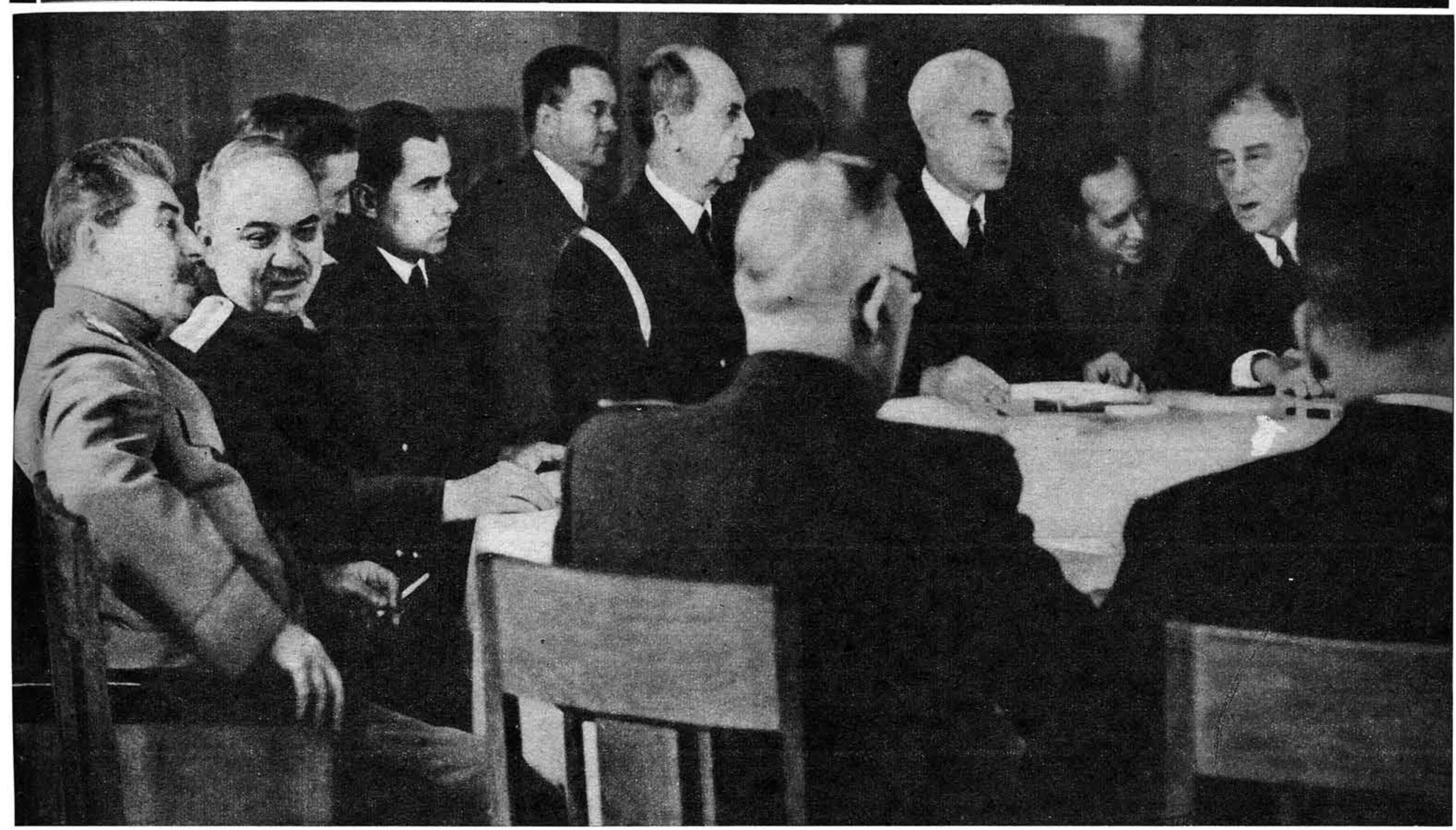
Sept ans plus tard, l'armée française évacua Berlin... A sa place, l'armée russe — l'alliée de la Prusse — fit aussitôt son apparition...

Les Berlinois se précipitèrent alors sur bustes de l'Empereur des Français et les rent en pièces... Sans perdre une minute, presses se mirent en marche et imprimèrent des dictionnaires russo-allemands... Mais cet empressement fut vain. Car les Cosaques, boueux et crottés, bivouaquèrent dans les « squares » et ne se mêlèrent aucunement à la population.

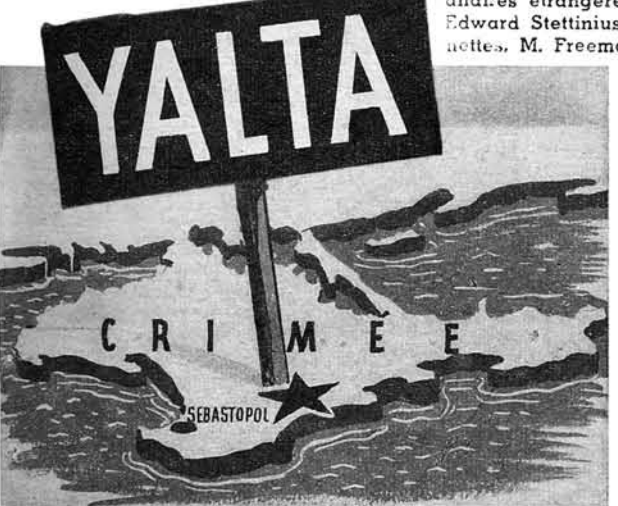
●

Aujourd'hui, 139 ans plus tard, de nouveau la capitale du Reich allemand est à la veille d'être occupée par les armées alliées...

PAGES D'HISTOIRE



Une séance de la conférence en cours. A l'extrême-gauche, le maréchal Staline tendant l'oreille à M. Maisky, commissaire du peuple pour les affaires étrangères. A droite, le président Roosevelt aux côtés de Harry Hopkins, conseiller privé du Président (se penchant sur son épaule), et Edward Stettinius Jr. On reconnaît à la droite de celui-ci l'amiral Leahy, chef d'état-major du président Roosevelt, et, derrière celui-ci, portant lunettes, M. Freeman Matthews, chef américain des affaires de l'Europe occidentale. Ils discutent du sort futur de l'Allemagne et de l'Europe libérée.



5-12 FEVRIER

Au cours de la conférence de huit jours qui s'est tenue à Yalta, en Crimée, entre le président Roosevelt, M. Winston Churchill et le maréchal Staline, des plans d'ensemble ont été établis pour la défaite finale de l'Allemagne, son occupation et son désarmement. Voici les principales décisions prises au cours des nombreuses séances quotidiennes : 1. Coordination plus étroite de l'effort militaire des Trois Alliés jusqu'à la capitulation des Nazis. 2. Les forces des trois puissances occuperont chacune une zone séparée de l'Allemagne. La France sera également invitée à occuper une région. 3. Une commission pour les réparations sera formée ; elle siégera à Moscou. 4. Une conférence des Nations Unies devra se tenir à San-Francisco le 25 avril 1945 afin de préparer la charte de la paix future. 5. Les différends à propos de la Pologne ont été réglés. 6. Les problèmes politiques et économiques de l'Europe libérée seront résolus d'après les principes démocratiques. 7. Les Trois Alliés réaffirment leur détermination commune de maintenir l'unité d'action et de buts dans la paix future.

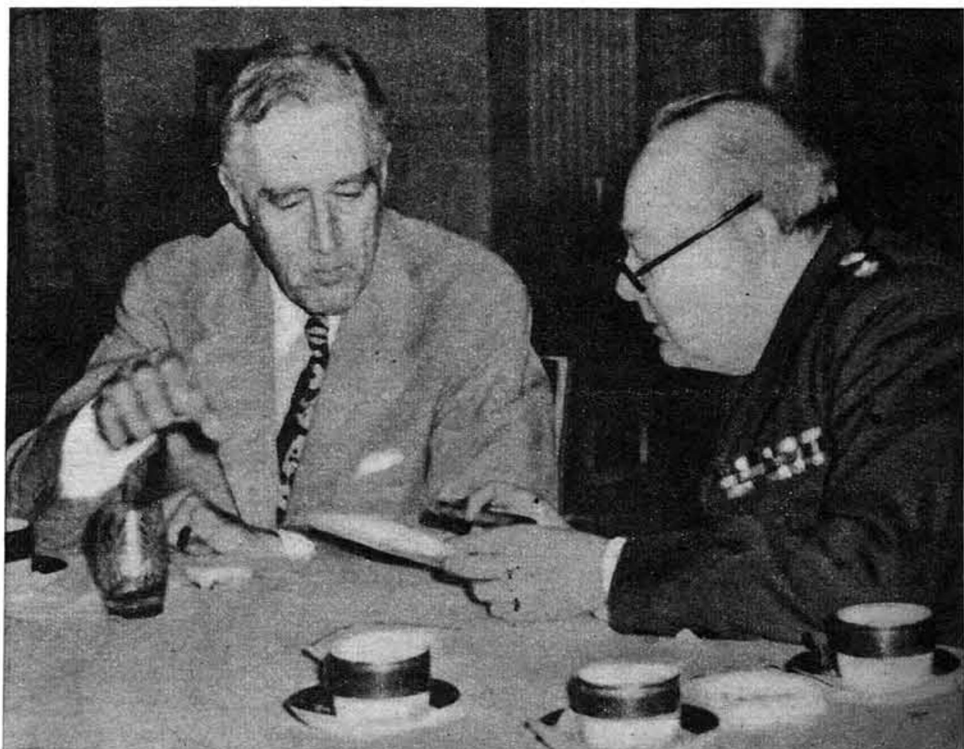
Il semble bien que les plus hautes aspirations de l'humanité si cruellement éprouvée aient été étudiées à Yalta afin que tous les pays puissent vivre la paix proche sans crainte et sans besoin. Une grande page d'histoire a été écrite du 5 au 12 février grâce à la compréhension et à la coopération des « Trois Grands ».



Une vue générale de Yalta, station balnéaire sur la mer Noire où les « Trois Grands » se réunirent dans la première quinzaine de février en une conférence, appelée « la dernière de cette guerre »



Le maréchal Josef Staline discute avec le président Roosevelt de toutes les questions ayant trait à la conduite de la guerre. Il s'est dégagé de toutes les réunions qui se sont tenues à Yalta que la Russie n'avait aucune visée territoriale et que seule l'intéressait la défaite totale de l'Allemagne. Des décisions y furent également prises quant à la paix future.



Entre deux séances, le président Roosevelt (à gauche) et le Premier Ministre britannique s'entretiennent dans la salle des conférences. Les « Deux Grands », parfaitement d'accord sur toutes les questions réglant le sort de l'Allemagne, ont étudié minutieusement les différents problèmes d'après-guerre. Ils s'étaient déjà rencontrés à Malte en route pour Yalta.





Sa Majesté le Roi Farouk, escorté à bord d'un croiseur des Etats-Unis ancré dans le Grand Lac Amer, fut salué à bord avec les pleins honneurs navals, et fut accueilli par le président Roosevelt qui se trouvait sur le pont attendant Son arrivée. Voici Mrs John Boettiger, fille du Président des Etats-Unis, qui salue le Souverain à Son arrivée. Dos au photographe, M. Pinkney Tuck, ministre des Etats-Unis en Egypte, ayant à sa gauche l'amiral Leahy, chef du cabinet du Présider'. Aussitôt après avoir échangé les formalités de la rencontre, le Souverain et le Président s'engagèrent dans une conversation animée qui continua pendant le déjeuner à bord auquel assistait également S.E. Hassanein pacha, chef du Cabinet royal.

Sa Majesté le Roi Ibn Séoud et le présiden
nistre des Etats-Unis en Arabie Séoudite, dé
dite fut reçu au cours d'une cérémonie en
vités arabes du Président et le bleu marine
déplacement de S.M. le Roi Ibn Séoud, qui
président Roosevelt. A Djeddah, un destroy
de la suite couvrirent la passerelle de riche
ne cabine eût été mise à sa disposition, p

LACS AMERS

ISMAILIA
SINAI
EBEL GENEIFA
SUEZ



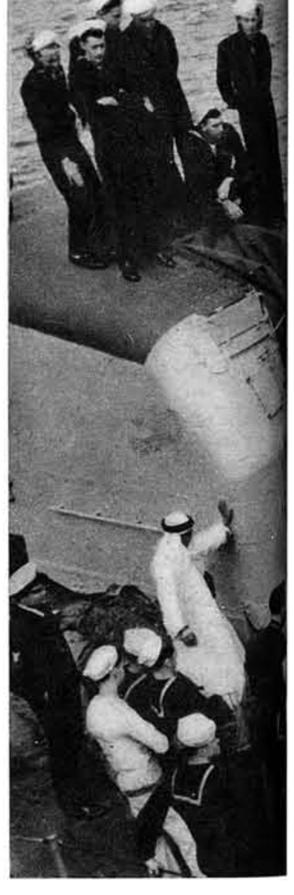
Venant de Crimée, et après un vol d'environ cinq heures et demie, le président Roosevelt a atterri à une base aérienne de l'armée américaine, dans la zone du Canal de Suez où il se rendit à bord d'un croiseur de la marine des Etats-Unis, à l'ancre dans les eaux du Grand Lac Amer. Ce fut à bord de ce croiseur que des conférences se déroulèrent pendant deux jours.

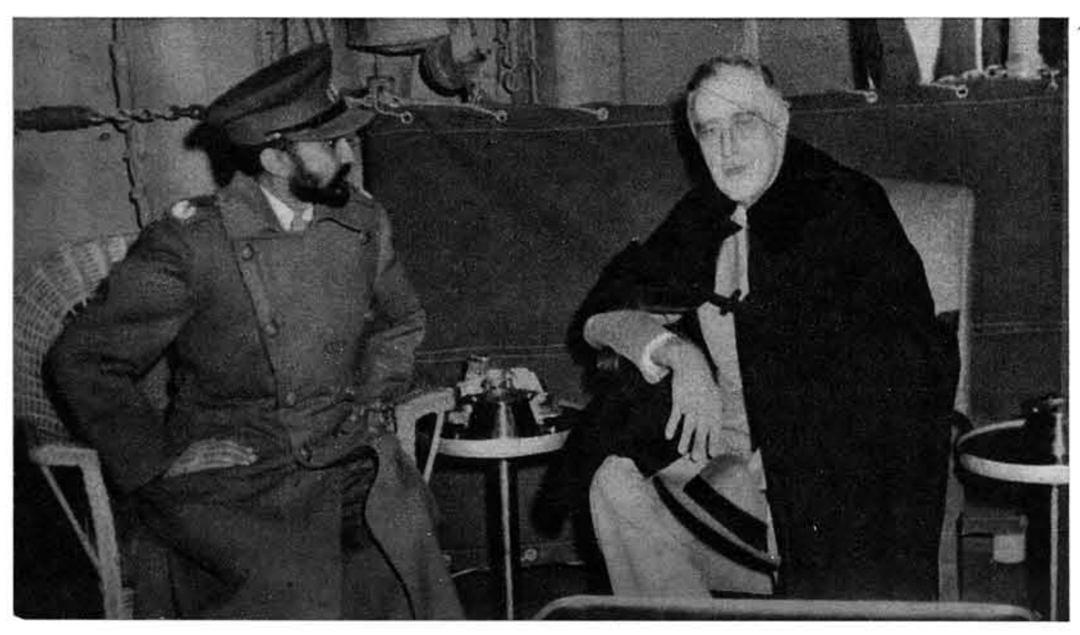
S.M. le Roi Farouk fut le premier à s'entretenir avec le Président. Ils s'engagèrent dans une conversation animée sur les nombreuses questions touchant aux relations égypto-américaines.

Plus tard, le Président reçut S.M. l'Empereur d'Ethiopie et déclara qu'il espérait, par l'amélioration des communications, particulièrement par voie aérienne, que les Etats-Unis et l'Ethiopie viendront à mieux se connaître.

Enfin, le lendemain, Sa Majesté le Roi Ibn Séoud fut reçu à son tour.



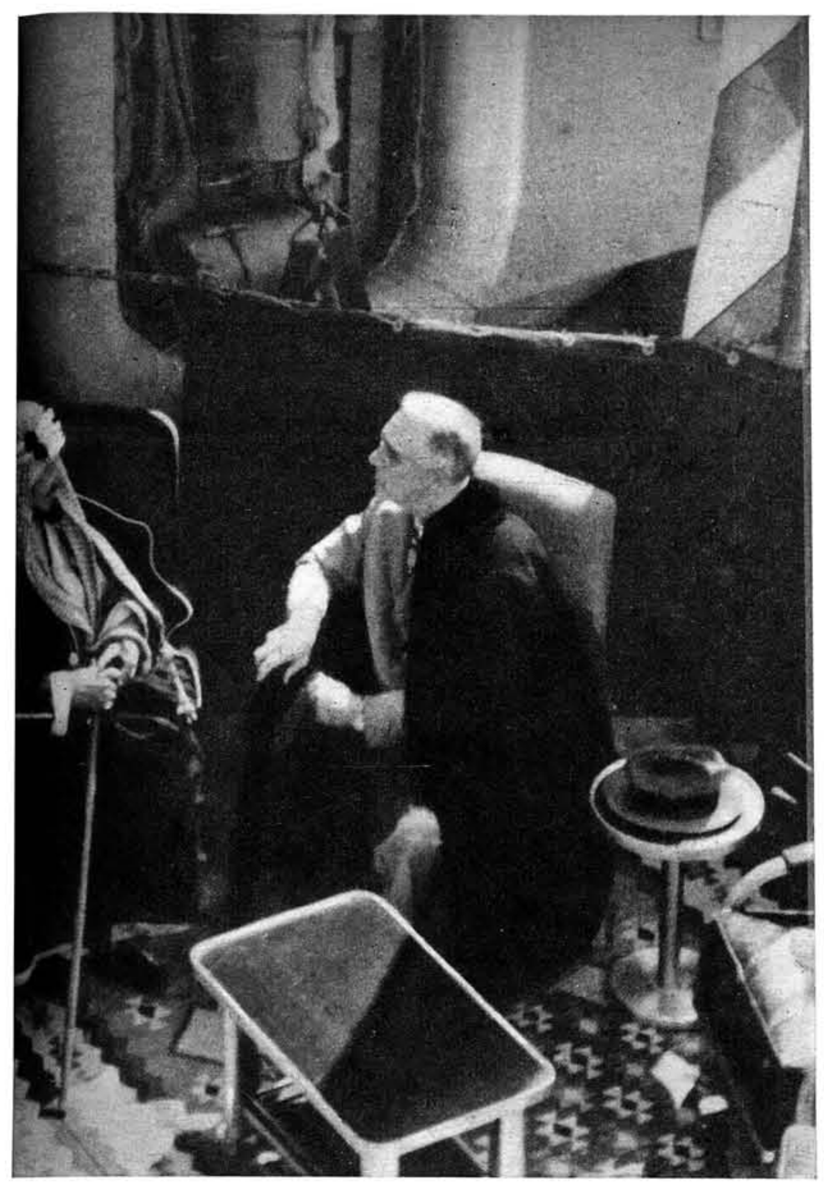




↑ Après avoir été accueilli à terre par le chef de l'état-major du Président, Sa Majesté le Roi Farouk et l'amiral Leahy, à bord d'une vedette, se rendent vers le croiseur américain, ancré dans le lac Amer (Canal de Suez), où le président Roosevelt attend le souverain d'Egypte. Au cours de la précédente visite, cette rencontre n'avait pas pu avoir lieu, Sa Majesté se trouvant à Kassassine où Elle se remettait des blessures reçues dans un regrettable accident d'automobile.

← S.M. l'Empereur d'Ethiopie venu en avion en Egypte, où il fut reçu comme hôte du gouvernement américain, s'entretient avec le président Roosevelt à bord du croiseur présidentiel de la conférence ancré dans le Grand Lac Amer. La conversation se déroula en français et fut des plus cordiales. S.M.I. fut l'objet des honneurs navals.





osevelt s'entretiennent cordialement tandis que le colonel William Eddy, mi-
aux côtés de l'amiral Leahy, fait fonction d'interprète. Le Roi de l'Arabie Séou-
ıte de pittoresque par le contraste entre les costumes de gala flottants des in-
membres de l'équipage du croiseur. Les membres de sa suite ont vu dans le
pour la première fois de sa vie son pays, un honneur sans précédent fait au
néricain avait été envoyé par le Président pour le voyage du Roi. Les membres
pis orientaux, et installèrent des fauteuils dorés pour Sa Majesté qui, bien qu'u-
ı demeurer en plein air. Une tente fut dressée sous laquelle le Roi dormit.



L'arrivée de M. Winston Churchill sur le croiseur américain dans le port d'Alexandrie, pour conférer avec le président Roosevelt. Cette rencontre a été arrangée alors que se tenait encore la Conférence de Crimée. Y ont assisté également : M. Stettinius, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, qui avait voyagé par la voie des airs de Yalta au Caire, et M. Winant, ambassadeur des Etats-Unis à Londres, qui devait recevoir du Président un rapport de première main sur les conférences de Crimée et d'Egypte.

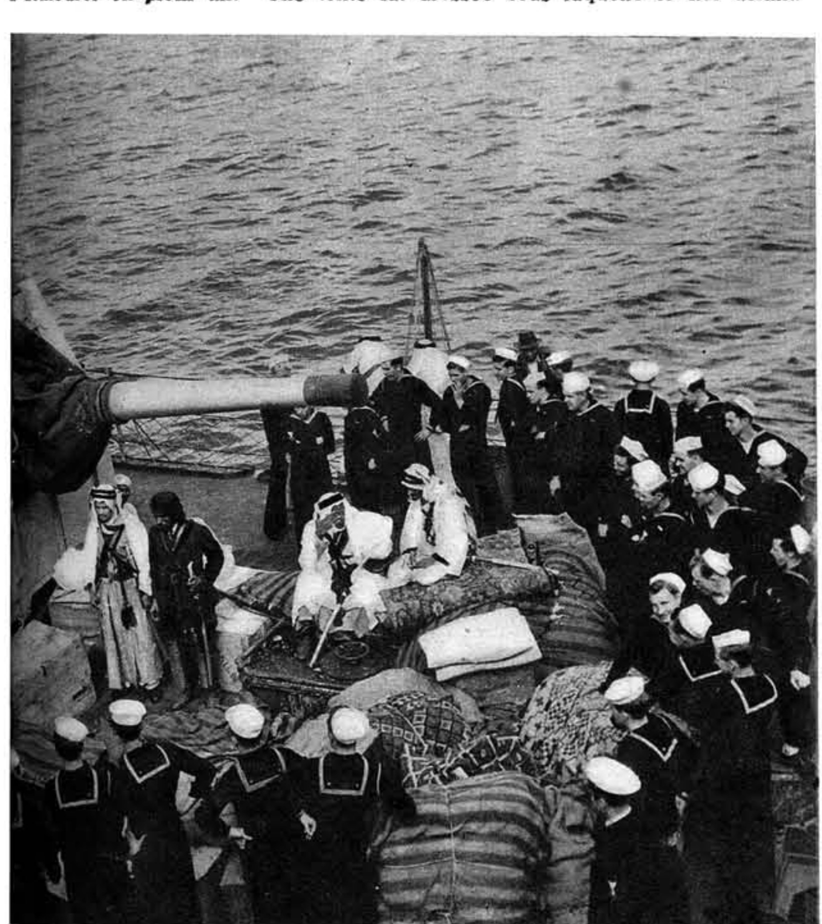
ALEXANDR

16 FEVRIER

Le président Roosevelt tint une seconde conférence en Egypte, à bord du croiseur qui, remontant le canal de Suez, le conduisit dans le port d'Alexandrie. Il reçut M. Winston Churchill, M. Stettinius et divers autres hommes politiques.



←
Mrs John Boettiger, fille du président Roosevelt, et Miss Sarah Churchill, fille du Premier britannique, s'entretiennent amicalement à bord du croiseur présidentiel.



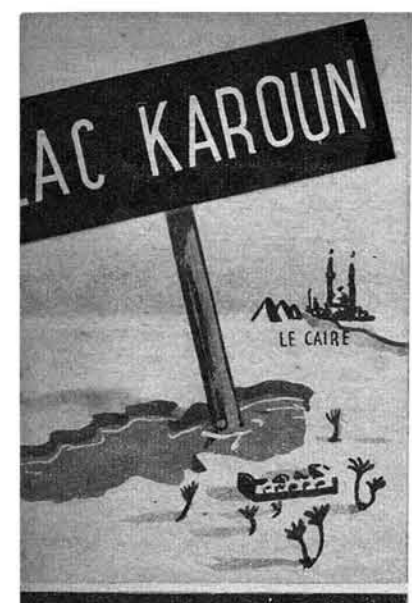
↑ **C'est avec curiosité que des marins américains se tiennent autour des présents non déballés que Sa Majesté le Roi Ibn Séoud a apportés avec Lui pour les remettre au président Roosevelt et à M. Churchill. Ce destroyer de la marine des Etats-Unis avait été envoyé par le Président à Djeddah pour embarquer son royal invité et sa suite, comprenant ses deux fils, les princes Mohamed Ibn Aziz et Mansour Ibn Aziz, son frère le prince Abdullah, des ministres et des dignitaires.**



←
Des membres de la suite du roi Ibn Séoud, à bord du croiseur américain ancré près de celui où se tient la conférence, attendent le retour du Souverain, ayant été rendre visite au président Roosevelt à bord de son croiseur. Les costumes de gala arabes ont ajouté une note pittoresque à la conférence du Grand Lac Amer.



Le président Roosevelt, à bord du croiseur ancré dans le port d'Alexandrie, ayant à sa droite M. John Winant, et à sa gauche, M. Edward Stettinius, secrétaire d'Etat, et M. Harry Hopkins, conseiller privé et assistant du Président. ↓

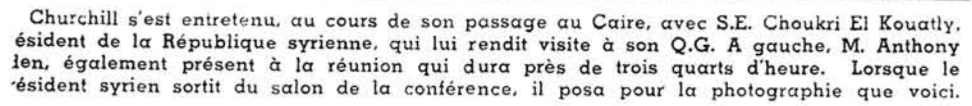


17 FEVRIER

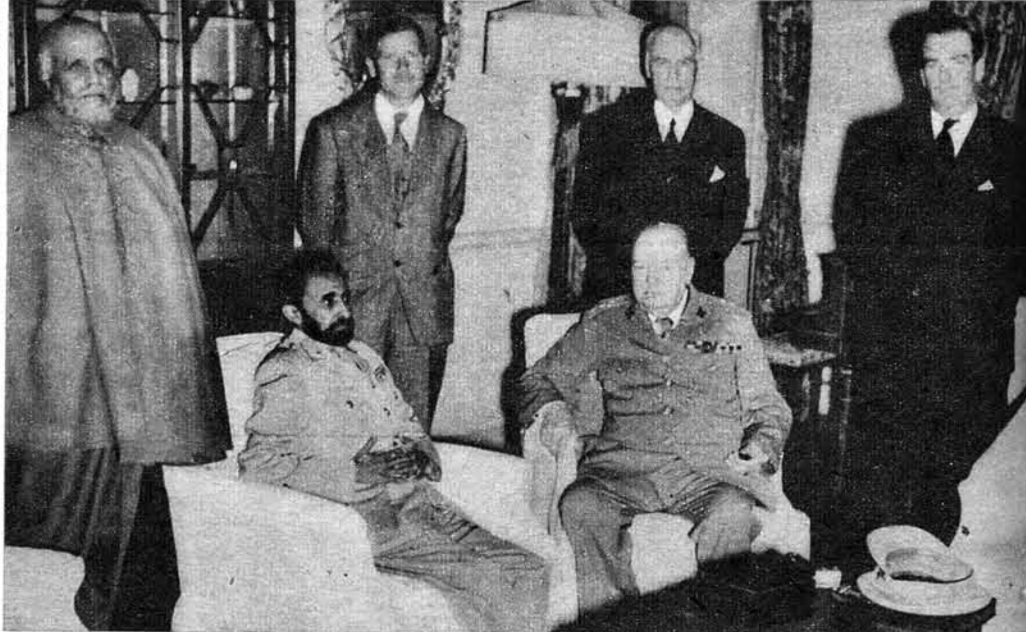
Escorté d'un cortège, M. Churchill, portant l'uniforme de colonel en chef du 4e Hussards, s'est rendu au Fayoum pour rendre visite à S.M. le Roi Ibn Séoud qui habitait l'Auberge du Lac. Très cordialement accueilli, il s'entretint en conférence avec Sa Majesté durant une heure environ. Puis s'effectua un échange de présents. En examinant ceux qu'il recevait, M. Churchill se tourna vers S.M. le Roi Ibn Séoud et dit : « Je les conserverai toujours avec joie, non seulement pour leur splendide travail, mais comme un souvenir délicieux de notre rencontre ici. » Ci-contre : Sur la terrasse de l'Auberge du Lac, au Fayoum, M. Churchill engagé dans une conversation avec S.M. le Roi Ibn Séoud. Sa Majesté, qui porte sa robe de cérémonie rouge-brique et or, offrit à M. Churchill une magnifique épée enchâssée de joyaux, une dague sertie de pierres précieuses et une série de robes orientales.



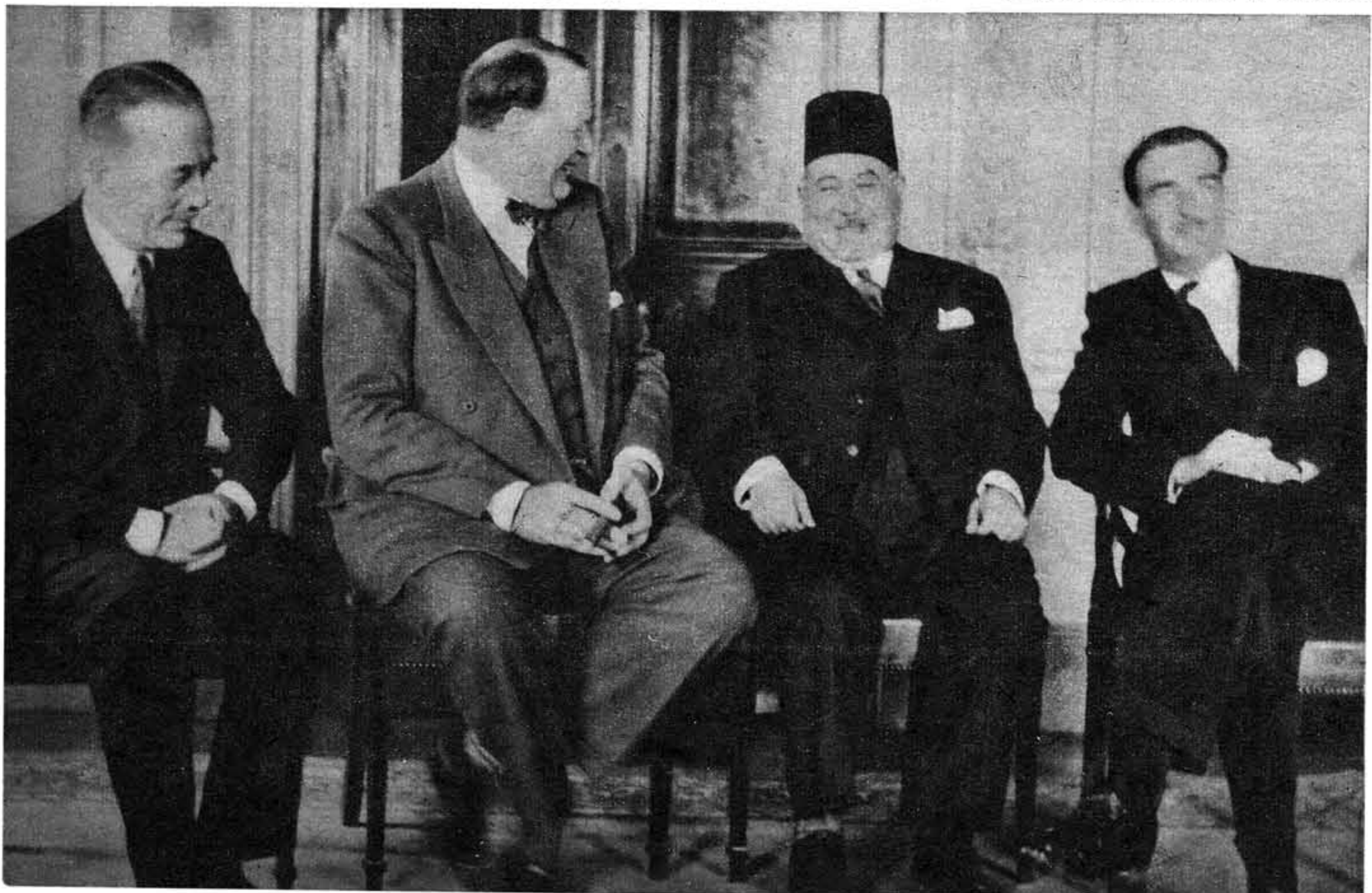




Churchill s'est entretenu, au cours de son passage au Caire, avec S.E. Choukri El Kouatly, ésident de la République syrienne, qui lui rendit visite à son Q.G. A gauche, M. Anthony len, également présent à la réunion qui dura près de trois quarts d'heure. Lorsque le ésident syrien sortit du salon de la conférence, il posa pour la photographie que voici.



S.M. l'Empereur d'Ethiopie, Haïlé Sélassié, s'est rendu au quartier général en Egypte de M. Winston Churchill pour y rencontrer le Premier britannique. De gauche à droite, debout : le Ras Kassa, M. Howe, ministre britannique en Ethiopie, Sir Edward Grigg, ministre-résident dans le Moyen-Orient, et M. Anthony Eden. L'entretien très animé dura plus d'une heure.





17-18 FEVRIER

La Conférence du Caire s'est tenue au quartier général en Egypte de M. Winston Churchill, Premier Ministre britannique, qui reçut, tour à tour, S.M. l'Empereur Haïlé Sélassié, S.E. Choukri El Kouatly bey, président de la République syrienne, et S.M. le Roi Farouk. Les diverses conversations qui furent d'une nature éminemment cordiale, et auxquelles participèrent Lord Killearn et M. Anthony Eden, durèrent plus longtemps que l'on ne l'avait prévu, au point que Sa Majesté le Roi Farouk s'interrompit un moment pour prendre une orangeade.

←

Une rencontre eut également lieu entre M. Anthony Eden et le Dr Ahmed Maher pacha, Premier Ministre égyptien, au bureau de celui-ci. A l'extérieur du ministère, personne ne se rendit compte de l'importance de l'occasion.

Une lettre pour vous

vois avec plaisir que mes appels à l'optimisme ne sont pas vains. Plusieurs lettres reçues ce matin me prouvent que je ne suis pas la seule oire que le bonheur est une dure conquête, une attitude d'esprit à acrir à force de courage, de lutte et de ténacité. La lettre que je vais reduire campe avec humour les deux côtés d'une vie, côté ombre et côté eil.

Ce qui me force à vous écrire, c'est l'intention de montrer que le bonheur ste pour presque tout le monde, mais il faut se donner la peine de le saisir. mettez-moi de vous montrer ma vie sous ses deux aspects.

ai perdu ma mère que j'adorais, à 17 ans. Mon père s'est remarié et notre vie famille est devenue si triste que j'ai été obligée de quitter le foyer. J'ai dû ger ma vie assez difficilement. A l'âge de 34 ans, j'étais amoureusement mmée. Mais mon bonheur a été court. Trois ans après, j'étais de nouveau de.

En 1933, j'ai quitté l'Allemagne. Je suis pure aryenne, mais je déteste le ré- nazi. En quittant ma patrie, j'ai laissé derrière moi tous mes parents, toumes choses personnelles et la moitié de ma fortune. A l'étranger j'ai trouvé nouvelle situation, mais de nouveau une solution difficile. Ne pourra comndre ceci que celui qui a mangé le pain dur de l'exil. Enfin je rencontre cequi est devenu mon mari. Nous nous aimons, mais, malheureusement, nous ons pas d'enfants, et cette privation nous pèse énormément. Nous avions tous deux d'avoir une famille nombreuse. C'est triste de vieillir sans voir eunesse autour de soi ! De plus, je n'ai pas les mêmes goûts que mon mari. onne beaucoup de prix à l'élégance, à la coquetterie, alors que je déteste Vous voyez, beaucoup d'ombres à mon bonheur. Que faire ? Comment on être heureux ?

ici, pour être dans la tradition, je devrais signer : UNE MALHEUREU- Mais maintenant, voici ma vie comme MOI je la vois :

ai eu la chance d'avoir une enfance très heureuse. Mon père gagnait assez gent pour toujours remplir mes petites mains et combler tous mes désirs. as, hélas ! ma mère est morte et mon père s'est remarié. J'ai eu la grande nce de trouver un travail que j'aimais et qui remplit ma vie, et je sais que t un privilège d'aimer ce que l'on fait et de faire ce que l'on aime.

suis pure aryenne, mais, détestant le régime hitlérien, j'ai compris qu'il lait quitter l'Allemagne et j'ai trouvé une situation bien payée à l'étranger. début, la vie a été un peu difficile, il fallait se réadapter, mais, en compenon, j'ai rencontré ici un émigré partageant mes idées. Nous nous sommes ris et nous voilà mariés. Nous vivons calmes et tranquilles, et chaque jour us donne plus de bonheur l'un à l'autre. Parce que nous n'avons pas d'enats — ce que nous regrettons l'un et l'autre — mon mari m'a offert un ravisat basset qui remplit la maison de ses drôleries et de sa gaîté. Quoique mon ri ait beaucoup de travail, il prend toujours le temps de m'accompagner chez couturière, parce qu'il sait très bien que c'est pour moi un chemin un peu sagréable. Mais il est si heureux de me voir avec de jolies toilettes que cela ut la peine de vouloir être élégante.

Et la conclusion ? Si vous demeurez dans la négative, vous trouverez toujours lacunes, le rien qui manque, un motif à être déçu de la vie. Il est presque possible de réaliser la vie telle qu'on l'a rêvée. Mais il faut se donner un de peine pour comprendre que tout ce que l'on possède peut créer du bon- et ne pas oublier que l'on gagne beaucoup à savoir sourire et presque rien vivant les larmes dans le cœur. Je trouve que dans l'éducation existe la tâche montrer à la jeunesse que le bonheur existe, mais qu'il faut le voir et savoir vouloir.

Et je signe : UNE ENCHANTEE.

Je n'ai rien a ajouter à cette lettre venue de loin. Et je voudrais que bien es lectrices puissent mériter ces lignes que Rémy de Gourmont adressait à Amazone : « J'aime la volonté de vie, l'appétit de bonheur qu'il y a en ous, Amazone. On peut vous faire souffrir, on ne détruira pas cet élan qui us entraîne vers la beauté et vers l'amour... Vous ne cédez pas devant a déception qui ne vous accable qu'un moment et votre cœur païen de errière s'en trouve renouvelé. C'est un spectacle qui m'enchante comme rajeunissement de l'année, et de quel exemple n'est-il pour moi, toujours prêt à désespérer de moi-même et qui n'en trouve que trop de motifs. Vous ez, au contraire, ce qu'Emerson appelait la **self reliance** et qui fait que bonheur est toujours devant soi et qu'on sourit éternellement à la mélante du passé... »

Votre amie

ONSES COURTES

Michel (Hauran). — J'avoue que e comprends pas comment le goût beau vous empêcherait d'épouser le que vous aimez et qui vous a ndu si longtemps. Je trouve dans conduite de cette jeune fille son athement magnifique, une beauté éclae. Si cette beauté vous échappe, ésitez pas : n'épousez pas cette jeuille, vous ne pourriez que la rendre heureuse. Mais cela ne vous abpas.

★ *Le passant.* — Merci pour vos vœux, mais je vous rappelle que je ne suis pas médecin.

★ *Une amie désespérée de Bagdad.* — Vous êtes bien romanesque, Mademoiselle, et au lieu de désespérer, maigrir et pâlir, je vous donnerai le conseil de vous abonner à un club sportif, de vous intéresser à une action sociale désintéressée. Vous n'avez pas le droit de gâcher votre jeunesse dans les larmes pour un amour purement imaginaire.

VOTRE AMIE



PATINAGE SUR GLACE

Un soldat britannique, se trouvant aux Pays-Bas, patine sur la glace en compagnie de jeunes Hollandaises. Les récentes chutes de neige qui se sont abattues un peu partout en Europe ont permis aux amateurs de sports d'hiver de se livrer avec frénésie à leur jeu favori.

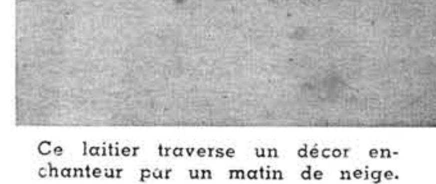
IL NEIGE A LONDRES



Les chutes de neige abondantes se sont récemment abattues sur Londres et, en général, dans plusieurs parties de l'Angleterre. Cela n'a pas manqué de faire le bonheur des sportifs qui s'adonnent à cœur joie aux jeux que permettent les pistes glacées, cependant que les moyens de locomotion s'en trouvent fortement affectés. Ci-dessus : Dans la banlieue de la capitale, ces membres du service auxiliaire féminin se livrent au toboggan.



Une bataille de neige qui sème la joie parmi des jeunes filles attachées au service auxiliaire féminin. Elles luttent avec frénésie.



Ce laitier traverse un décor enchanteur par un matin de neige.

Ci-dessous : Une phase épique d'une bataille sur glace. Une des jeunes combattantes roule soudain à terre.



UNE SEMAINE DE PEINTURE

Les expositions de peinture n'arrêtent pas : plusieurs, même, ont lieu simultanément. Elles confirment le rang de grande métropole du Moyen-Orient qu'a acquis la capitale égyptienne. Le goût pour l'art s'y est étonnamment développé aux côtés des exigences matérielles du temps présent. Mais, il faut bien le dire, il y a des engoûments qui ne sont pas toujours de bon aloi. Celui que Le Caire manifeste avec un entrain de novice pour la peinture gagnerait à se doubler de discernement. Les galeries ouvertes à tout rapin venant et la critique d'art de chroniqueurs des chiens écrasés confondent, malheureusement, la bienséance avec le bon goût.

■ C'est là une étape dans l'évolution artistique que le *Foyer d'Art du Lycée Français* voudrait faire dépasser au public en l'invitant à des expositions d'œuvres choisies, précédées, parfois, d'une causerie compétente. En ce moment, cette nouvelle galerie animée avec désintéressement par MM. A. Gossart et R. Germond présente un ensemble de peintures de l'Egypte pharaonique admirablement reproduites par Mlle Lucienne EPRON et M. Marcel JAQUEMIN. Accrochées à la cimaise, ces fresques en simili nous permettent de faire plus qu'une visite imaginaire aux hypogées de Haute-Egypte : elles nous renseignent sur l'art inventif et appliqué du dessin au trait incisif des civilisations originales, de ce trait qui faisait dire à Ingres : « Le dessin n'est pas en dehors du trait, il est en dedans. » Les scènes champêtres ou cynégétiques, de ballet ou de la vie intime, en plans superposés qui éliminent les trompe-l'œil et invitent au jeu des idées pures, donnent également, à travers ces reproductions adroites, une leçon de composition et de figuration qui devrait être suivie.

■ Chez Nobilis, rue Kasr-el-Nil, deux peintres dissemblables, SEBASTI et BAROUKH, ont réuni leurs œuvres pour les opposer, semble-t-il, en un parallèle savoureux. Non averti, on prendrait leur exposition variée pour un salon. Ces deux peintres ont, en effet, des talents non seulement différents, mais divers.



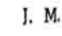
S.E. Sidarous pacha (à gauche) et (à droite) Mohamed Naghi, directeur de l'Ecole des Beaux-Arts, entourent, en compagnie d'autres amis, les peintres Sebasti et Baroukh (au centre), le jour du vernissage de leur exposition. Sur la cimaise, quelques toiles fort remarquées.

La peinture de Sebasti relève de la tradition académique : composition d'ensembles, dévouement au sujet jusqu'à l'anecdote, couleurs chatoyantes. Elle est méritoire dans le genre. Mais lorsque, à sa connaissance du métier, Sebasti joint une inspiration plus déliée, ses œuvres satisfont des goûts plus exigeants. « Barques sur le canal », aux tons assourdis où percent quelques touches chaudes, « Le forçat » d'un réalisme truculent, et, surtout, la « Vue de ma fenêtre » d'une pâte ensoleillée, séduisent la sensibilité affective.

Baroukh fait contraste avec son coexposant et avec lui-même, tant il est changeant. Ses tableaux excitent l'attention et plaisent sensoriellement. Mais il n'en est pas un qui n'évoque l'école de Paris. Ses natures-mortes combinaisons parfaites de lignes et de tonalités, font venir à l'esprit le nom de Braque. « Jeune fille au panier », « Après le bain », tableaux séduisants sans conteste, font trop penser à Picasso. « La charrette » et « Les marins », qui comptent parmi les plus belles toiles qu'on ait peintes ici, proviennent de Gromaire. Les nombreux dessins et études, aux coups de plume fluides et ravissants, sont de la lignée de Matisse. Talent certain mais louvoyant, Baroukh expose également des portraits d'une pureté ingresque et d'un charme communicatif.

■ Au Centre Hellénique, rue Antikhana, Alec JEROM présente des aquarelles dont les prestes « Parapluies », « Jardin », et une composition personnelle « Dernières nouvelles » d'une sobriété attachante. Son dessin à l'encre « Une halte » est également attirant par la fluidité du pinceau. Mais de toutes ses peintures, l'« Arbre » seul se détache avec netteté, peint en larges touches sûres et inspirées. C'est dans le sens de ce tableau singulièrement bien venu, qu'Alec Jerom devrait donner libre cours à sa peinture.

■ Chez Lutétia, rue Kasr-el-Nil, les amateurs de portraits fidèles et de fleurs aux vifs coloris défilent devant les tableaux de J.-Rémy TAWIL qui expose aussi quelques grandes compositions. Si l'ambitieuse recherche des effets de lumière est évidente dans celles-ci, leurs fonds offrent la même uniformité que les autres toiles de l'exposition. Ces fonds gagneraient en valeur à « chanter » et à s'harmoniser avec le sujet.



J. M.

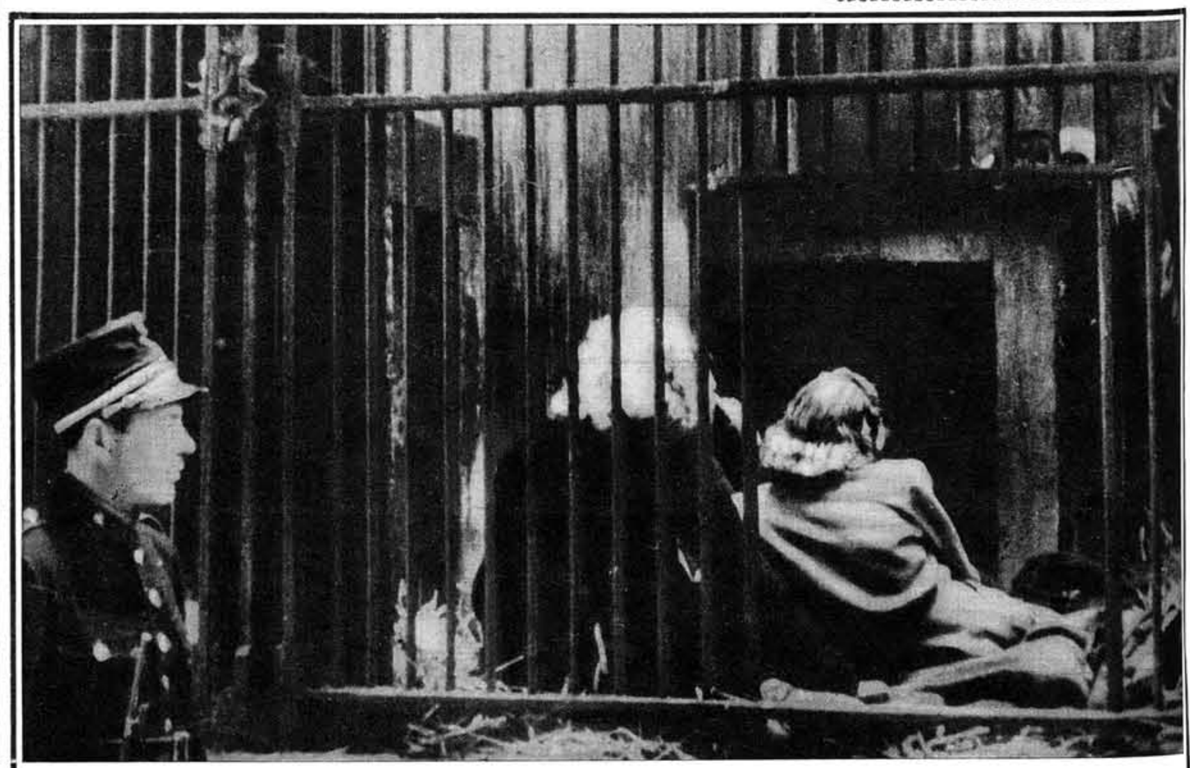


Un nombreux public a défilé le jour du vernissage devant les tableaux du peintre J.-Rémy Tawil que l'on voit, sur cette photo, à droite, entouré d'amis. Sur le mur, au premier plan, une grande composition.

SOLUTION

PHOTOS-DEVINETTES

1. — *Clairon* (b). 2. — *Cumulus* (c). 3. — *Caméléon* (a).



ENFERMÉES DANS UNE CAGE

En attendant l'ouverture de leur procès pour avoir collaboré avec les Allemands, ces femmes belges ont été enfermées dans une cage habituellement réservée aux tigres au Zoo d'Anvers.



UNIFORMES ET FRIVOLITÉS

Ces trois jeunes femmes de l'U.S. Women's Army Corps (WACs) essayent les dernières créations d'« Agnès », pour le printemps 1945, dans son atelier du faubourg Saint-Honoré, à Paris. Ces chapeaux coquets détonnent un peu sur les uniformes militaires. Mais qu'elles ont l'air heureux, ces femmes-militaires, de se sentir féminines le temps de l'essage d'un chapeau ! La mode à Paris a repris son prestige de toujours.

PAS D'EXCENTRICITÉ !

Une amie très chère m'a dit récemment à propos de l'article paru sous ce même titre dans le dernier numéro d'*Images* : « Ton papier était fort bien raisonné. Mais quand tu cites ton amie américaine et dis qu'elle garnit ses chandails de bijoux à pierreries multicolores dont le prix global ne dépasse pas les 15-20 livres, là, je t'arrête. Le public n'est pas exclusivement composé de personnes qui peuvent payer une vingtaine de livres pour satisfaire une fantaisie. Il y a celles qui travaillent et qui, malgré la vie chère, gagnent seulement 8-10 livres par mois. Comment veux-tu que tes lectrices s'arrangent pour avoir de la fantaisie si tu leur offres des suggestions aussi onéreuses ? C'est surtout à elles que tu devrais penser lorsque tu écris tes articles. Les autres, les femmes riches, ont leurs couturières, leurs bijoutiers des catalogues dans le genre de « Vogue » et... leur carnet de chèques pour se vêtir avec recherche et originalité. »

J'aime beaucoup la critique, surtout lorsqu'elle n'est pas faite avec une pointe de jalousie ou d'aigreur. J'ai donc trouvé le raisonnement de mon amie d'autant plus juste qu'il n'était pas intéressé. Elle possède, en effet, une fortune qui lui permettrait de se payer des caprices extraordinaires, mais, femme de cœur autant que d'esprit, elle préfère donner aux pauvres plutôt que de satisfaire égoïstement sa vanité. C'est pour tout cela que j'ai écrit cette suite à mon « papier » précédent.

Il y a moyen, même pour les personnes de situation modeste, de posséder un petit rien qui rehausse la toilette. L'amie dont je parle plus haut achète, par exemple, et à très bon marché, des boutons d'argent ciselé, ou de laque (travail chinois), ou d'ivoire finement travaillé. Un détail pareil donne à n'importe quelle toilette le « fini » d'un modèle de grande maison.

Un col de dentelle, fait à l'aiguille ou au crochet, une fleur aux couleurs éclatantes, un tout petit bijou savamment posé à l'encolure ou au poignet, c'est ça l'originalité de bon ton.

Mieux vaut avoir une seule robe bien coupée avec accessoires interchangeables que d'en posséder plusieurs qui tomberaient mal. D'ailleurs, un tissu cher revient toujours à bon marché puisqu'il dure davantage. Ne l'oubliez pas lorsque vous serez tentée d'acheter une camelote quelconque.

Les écharpes aux teintes gaies donnent de l'éclat à n'importe quelle toilette sombre. Donc, si vous allez dans un magasin à l'époque des « mises en vente », n'hésitez pas à acheter n'importe quel coupon de 25 cm. pourvu que ses couleurs soient belles. Ne vous occupez pas de la qualité du tissu, cela n'a aucune importance. Vous dépenserez encore quelques piastres pour le picot de l'ourlet et vous aurez ainsi à peu de frais, un nouvel accessoire à votre garde-robe.

Ayez seulement un ou deux sacs, mais qu'ils soient originaux et de cuir véritable. Idem pour les chaussures et les ceintures. Ne croyez pas que l'élégance consiste dans le nombre, c'est surtout la qualité qui compte.

A l'avenir, quand vous ferez des achats, arrêtez-vous un moment et réfléchissez. Demandez-vous s'ils conviendront au « ton » général de vos toilettes, sinon renoncez-y immédiatement et, avec cet argent, procurez-vous un de ces petits riens qui mettent une note personnelle dans l'ensemble le plus terne et classent immédiatement une femme dans la catégorie de « celles qui savent s'habiller ».

ANNE-MARIE

BEAUTÉ, MON SOUCI...

Le matin, aussitôt réveillée, passez sur votre visage et votre cou un tampon d'ouate imbibé d'eau de rose. Laissez sécher sans essuyer et appliquez ensuite votre crème nourrissante. N'enlevez celle-ci qu'après le bain.

●

Si, dans la dernière eau de rinçage de votre tête, vous ajoutez quelques gouttes d'eau de rose, vos cheveux seront aussi souples que de la soie.

●

L'eau de rose, mélangée à de la lanoline, assouplit cette dernière et permet de mieux l'étendre sur le visage.

●

Une fois par semaine, après vous être brossé les dents, rincez-les avec de l'eau tiède dans laquelle vous aurez mis une cuiller à café de bicarbonate de soude.

●

Si vos ongles sont cassants, limez-les régulièrement, sans les couper. Cela les fortifiera. Consultez aussi votre docteur, car vous faites sûrement de la décalcification.

●

Les femmes, même très jeunes, qui ont le malheur d'être grasses sont sujettes au double menton. Pour éviter ce malheur, rejetez autant que possible votre tête en arrière, ouvrez et fermez votre bouche bien à fond. Il faut que vos muscles pectoraux et ceux de votre cou « tirent ». Vous saurez alors que l'exercice est bien fait.

Pour avoir un beau teint, sans boutons, sans rougeurs, buvez chaque matin à jeun un verre d'eau chaude dans laquelle vous aurez pressé le jus d'un citron.

●

La mauvaise haleine provient souvent de caries dentaires. Si vous êtes affligée de ce mal, consultez régulièrement votre dentiste.

●

Si vous évitez les sauces, les piments, la moutarde, les conserves, les charcuteries et les viandes grasses, vous aurez toujours un corps sain et une peau qui fera l'envie de toutes.

DEUX RECETTES

Une personne qui possède un chat le prend souvent sur ses genoux. Il arrive alors que de nombreux poils restent attachés aux vêtements. Le meilleur moyen de les ôter est d'humecter un linge très doux, de l'enrouler sur une brosse et de brosser le tissu.

●

Ne jetez pas vos vieux gants en tissu ou en tricot. Ils vous serviront pour faire le ménage. Non seulement ils protégeront vos mains contre la poussière, mais ils vous empêcheront de laisser des traces de doigts sur les meubles cirés.

Conseils à mes nièces

★ *Georgette.* — J'ai déjà deux nièces à Malte, et c'est avec plaisir que je vous accepte dans ma grande famille. L'instrument en question n'existe pas en Egypte. Pour votre bébé, veillez à ce qu'il soit bien au chaud, nourri et lavé ; et si, après cela, il continue quand même à crier, c'est qu'il est capricieux. Laissez-le pleurer, il finira par comprendre et se calmer. N'en faites pas un enfant gâté.

★ *Châtain clair.* — Quand la guerre sera finie, vous pourrez employer la camomille allemande qui est excellente pour éclaircir les cheveux. En attendant, lavez-vous avec le shampooing spécial pour blondes et employez une brillantine pour cheveux clairs.

★ *Djenane.* — Vous devez être bien jeune pour me demander quel sujet de conversation il faut aborder avec un jeune homme ! Eh bien, parlez de tout, soyez simple et franche, sans timidité aucune. Vous pouvez sortir seule avec un homme sans, pour cela, passer pour une jeune fille légère. Votre lettre me prouve que vous êtes très fine et intelligente.

★ *6th G.G.T. Coy.* — Suivez la voix de votre cœur. Vos parents n'ont pas le droit de réglementer votre vie. Epousez cette jeune fille envers et contre tous, puisque vous l'aimez et qu'elle vous aime aussi.

★ *Un hussard anglais.* — Je vous remercie pour votre lettre et les deux photos. Vous pouvez m'écrire en anglais, je connais très bien votre langue. Dès que je le pourrai, je vous ferai parvenir les livres qui vous intéressent.

★ *Une admiratrice du Congo belge.* — Gary Cooper habite Hollywood, en Californie. Il a une maison située sur une colline et il y habite avec sa femme, l'ex-Sandra Shaw. Il ne sais pas ce qu'est devenu Pierre-Richard Willm.

★ *N. G. Ch. (Beyrouth).* — Je ne puis, à mon grand regret, donner une suite favorable à votre requête, mais le manque de place m'oblige à écourter autant que possible mes rubriques de « Féminités » et des conseils.

★ *Sylvia.* — Donnez-moi plus de détails. Vous dites que votre mari sort les soirs, mais où va-t-il ? Et qui est cette femme de laquelle il vous parle tout le temps ? Ecrivez-moi aussi souvent que vous le désirez. J'aimerais tant pouvoir faire quelque chose pour vous !

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Une jeune fille m'écrit : « J'ai vingt-deux ans. Je vis seule avec ma mère qui possède quelques rentes. Je ne suis pas jolie, jolie, mais on me dit que j'ai du charme. Je le crois, car les hommages masculins ne me manquent pas et vos congénères ont une façon de me regarder qui me fixe assez sur leurs sentiments... En bref, je suis la jeune fille moderne tirée à plusieurs milliers d'exemplaires. Mais voilà où je veux en venir. Un monsieur a récemment demandé ma main. Je ne l'aime pas, le connaissant à peine. Du reste, je n'ai encore aimé personne à part un jeune garçon de treize ans alors que j'en avais moi-même douze !... Ainsi que vous le voyez, c'est loin. Ce prétendant présente des garanties d'avenir sérieuses. Mais, je vous le répète, je ne l'aime pas. Non seulement je ne l'aime pas, mais sa présence m'a été désagréable les rares fois où j'ai eu l'occasion de le rencontrer. Dois-je accepter de l'épouser uniquement pour faire comme tout le monde et parce que la fin de toute femme est le mariage, ou me conseillez-vous d'attendre l'Elu, avec un E majuscule ? Ma mère fait pression sur moi pour me décider à accepter ce parti. Elle m'a encore dit hier : « Si tu laisses échapper cette occasion, tu risques de rester vieille fille. On ne trouve pas actuellement beaucoup de jeunes gens disposés à affronter les risques du mariage, etc., etc... »

La lettre continue sur ce ton trois pages durant pour finir par ce cri du cœur : « Je ne veux pas rester vieille fille et, d'autre part, ce monsieur me déplaît. De grâce, M. Forzannes, secourez-moi. »

J'ai eu un étourdissement. Décidément, je ne veux point du tout de ce rôle de conseilleur avec les mille responsabilités qu'il comporte, et d'un autre côté je ne peux point laisser tomber une malheureuse qui se confie à moi avec autant de sincérité. C'est à elle donc que je m'adresse, ma cousine, en m'adressant à vous.

Voici ma réponse :

Non, mademoiselle, n'épousez pas cet homme. Ne l'épousez à aucun prix, dussiez-vous encourir les fureurs de madame votre mère et celles des oncles, cousins et alliés que vous ne devez pas manquer d'avoir autour de vous et qui, réunis en cercle de famille, ont dû stigmatiser votre attitude hostile. Laissez-les faire. A leurs propos, répondez par un « non » catégorique. Je les vois se livrant à leurs sarcasmes habituels : « Cette enfant est insupportable et d'un entêtement réellement stupide ! » « On n'a pas idée d'être aussi inconsciente ! » « Que d'autres à sa place seraient flattées ! »

Répondez encore : « non ». Si l'on vous demande enfin la raison de votre façon d'être, dites tout simplement : « parce que je ne l'aime pas ! » Et si cela ne suffit pas à les convaincre, ajoutez : « ...et que j'attends celui que j'aimerai. »

— Tiens, tiens, dira madame mère, mademoiselle fait des cachotteries, mademoiselle a ses petits secrets... L'hypocrisie de mademoiselle va jusqu'à taire à ses parents qu'elle nourrit en silence des projets chimériques et insensés.

Oncles et cousins se regarderont avec consternation et hocheront la tête : « Décidément, rien ne pourra la faire fléchir. Tant pis. On ne peut quand même pas l'obliger à devenir malgré elle Mme X... Aucune loi n'a encore prévu la chose... » Et les semaines passeront, et la vie reprendra, et un jour on aura tout oublié.

Mais oui, petite fille, vous avez du charme, mais oui, vous plaisez, et viendra sans doute le moment où votre cœur palpitera à la vue de l'homme dont la seule présence auprès de vous donnera à votre existence un piment dont vous ignoriez jusqu'ici la saveur. Il vous aura plu, Dieu sait pourquoi (est-ce qu'on peut expliquer ces choses-là ?), et loin de lui votre âme se fermera à tout appel qui n'est pas le sien. Lui seul incarnera la joie, toute la joie, et vous serez là, devant lui, docile et frémissante, remplie d'extase et heureuse infiniment.



Attendez cet instant, mon amie, et que ceux qui aujourd'hui vous harcèlent en restent pour leurs frais.

Vous avez vingt-deux ans. Le bel âge !

Vivez d'illusions ! C'est encore ce qui nous console le mieux des misérables contingences de la vie...

Croyez, mademoiselle, à mes meilleurs sentiments.

SERGE FORZANNES

★ ECHOS DE LA SEMAINE ★

LES FEMMES NUES ONT FROID



On nous l'a annoncé l'autre semaine : un froid intense sévit en France où le manque de charbon se fait impitoyablement sentir... Mais il est une certaine catégorie de la population qui souffre tout particulièrement. Ce sont les danseuses nues qui, dans les cabarets de la capitale, ont pour mission de... relever le moral de l'« arrière » : civils et militaires en permission... Ces femmes qui, pour faire plaisir à l'assistance, doivent réduire leurs costumes à leur plus simple expression, ont menacé, le mois dernier, de se mettre en grève si les autorités ne se décidaient pas de faire chauffer les scènes. Le journal parisien *Libération* prit leur défense, et écrivit dans un récent numéro :

« A cause du manque de charbon, les spectateurs grelottent dans leurs fauteuils. Mais les danseuses continuent, sur la scène glacée, de se déshabiller en gardant le sourire... Par un effort de volonté, elles parviennent à défier les rigueurs climatériques sans une souffrance apparente ; mais dès que le rideau est baissé, nombre d'entre elles tombent par terre, évanouies.

« Ayant dansé durant tout l'été, elles doivent danser maintenant durant tout l'hiver... Elles sont obligées d'enlever le plus possible de leurs vêtements afin de pouvoir gagner de quoi leur permettre de se vêtir... Quelques-unes d'entre elles ont à leur charge une vieille mère ou un enfant... Et elles doivent vivre avec un cachet quotidien de 150 francs...

« Par conséquent, elles ont décidé de présenter leur requête aux autorités, et, si nécessaire, de se mettre en grève... Les propriétaires des cabarets s'arrachent les cheveux, dans leurs bureaux surchauffés... Ils tremblent — non de froid, mais pour leurs bénéfices... Et ils discutent entre eux pour savoir s'il ne serait pas préférable de faire porter à leurs danseuses nues des maillots en laine... »

LE RÉGIMENT DE PAPA JUPP



Le couvre-feu est proclamé à Berlin, et le Brandebourg est à moitié occupé par les armées rouges... L'horizon est bien noir devant les Allemands... Afin de raviver le moral des Berlinois, le Dr Gœbbels a décidé d'adopter une section de l'armée allemande : le régiment de Brandebourg qui aura pour mission de défendre la capitale jusqu'au bout. Ce régiment, une fois rebaptisé « Régiment Joseph Gœbbels », devint aussitôt l'objet d'une attention toute spéciale du maître de la radio brune... Chaque soldat reçut un bel uniforme flambant neuf, y compris des vêtements chauds pour l'hiver, et vit sa paye augmentée *illico*... Tous les membres du régiment reçurent également une ration supplémentaire de nourriture, de café, liqueur, cigarettes et tabac...

Pour comble de... tendresse, Gœbbels déclara qu'il devenait automatiquement le parrain des enfants du régiment... De plus, et en marque d'une affection réciproque, le ministre de la propagande nazie « pria » *ses* soldats de ne l'appeler que par son sobriquet « Jupp ».

VAN ACKER DE BELGIQUE

La figure d'Achille Van Acker, qui vient de former le nouveau cabinet belge, est une des figures les plus marquantes parmi les hommes nouveaux qui ont surgi de la résistance.

■ Agé de 46 ans seulement, il fut tour à tour vannier, marin, docker, journaliste, libraire et antiquaire... Six métiers auxquels il faut ajouter celui de soldat puisqu'il fit la guerre 14-18 comme volontaire.

■ Il entra à la Chambre en 1927. Après juin 40, il prit la tête du parti socialiste belge qui, il y a quelques mois, l'a élu président. Il a passé les quatre années de l'occupation dans *l'underground*, menant une résistance farouche contre l'envahisseur.

■ En septembre dernier, dès la libération de la Belgique par les armées alliées, Van Acker fut invité par Hubert Pierlot, qui venait de démissionner à la suite de son retour de Londres, à faire partie du nouveau cabinet. Il choisit le portefeuille du Travail.

LE ROI DES PHILIPPINES



La libération de Manille par les troupes du général MacArthur nous rappelle l'histoire du roi Carlos des Philippines...

C'était un tout jeune homme, né dans la ville d'Omaha (Nébraska). Il s'appelait Charles Haffke et travaillait comme messager dans la Western Union. Un jour, il décida d'abandonner son poste peu intéressant et de s'engager dans la marine américaine...

Quelques mois plus tard — c'était en 1898 — il se trouvait sur le navire battant pavillon du général Dewey au moment où celui-ci capturait Manille... Quand la durée de son service fut terminée, Haffke demanda à être démobilisé et s'installa dans la capitale philippine comme sténographe du tribunal de Manille.

C'est là qu'il fit la connaissance des chefs de tribus des îles Ilocanos... Ceux-ci furent très impressionnés par son amabilité et la sagesse de ses vues... Aussi, quand la famille royale des Ilocanos fut entièrement exterminée par le choléra, ils demandèrent à Haffke de devenir leur roi.

Charles était un homme pratique. Il examina cette offre sous ses divers aspects, puis dicta l'ordre suivant : « Toute personne vivant dans l'île sera taxée d'un dollar par an. Avec la somme réunie, le nouveau roi achètera des machines agricoles pour venir en aide aux paysans. En échange, les habitants devront lui payer le vingtième de leurs revenus... » Des papiers furent signés de part et d'autre et Charles Haffke fut couronné roi sous le nom de Carlos Ier, des Ilocanos.

Un an passa... Les habitants de ces îles étaient heureu de vivre sous le règne d'un tel monarque... Mais celui-ci commençait à sentir le poids de la solitude, et la nostalgie de sa patrie assombrissait ses pensées... Et il se souvenait aussi d'une blonde jeune fille qu'il avait laissé à Omaha et à qui il avait promis de donner son nom...

Un jour, il réunit ses ministres et les informa qu'il ava décidé de visiter sa patrie... Les désirs du roi étaie des ordres... Les ministres s'inclinèrent...

Mais quand Carlos Ier retourna dans sa ville nata d'Omaha, et qu'il raconta son aventure à sa fiancée, celle-ci lui répondit franchement qu'elle ne désirait guère porter de couronne et encore moins devenir reine des îles Ilocanos...

Cruel dilemme !... Le jeune homme devait prendre rapide décision : rester Carlos Ier des Ilocanos et partir tout seul dans son royaume lointain, ou bien re venir Charles Haffke et épouser celle qu'il aimait... opta pour la seconde solution... Et, échangeant sa couro ne contre l'amour de sa fiancée, il s'installa de nouveau Omaha où il devint un avocat célèbre...

Les habitants des Ilocanos l'attendent toujours...

UN CHEF

Le récent débarquement des forces du général Ma Arthur à Corregidor nous rappelle les derniers mome de la garnison héroïque de l'île, et surtout de son ch le lieutenant-général Jonathan Wainwright.

A la veille de la reddition, alors que mille soucis hantaient, Wainwright ne cessa de penser à ses sold et au sort réservé à leurs familles... Il donna l'ordre de c sacrer toutes les facilités radiophoniques qui restaient core dans les Philippines pour la transmission à W shington de polices d'assurances individuelles au nom ses soldats pour que les familles de ceux qui seraie tués en action ou dans un camp d'internement puisse hériter de 10.000 dollars, taux de l'assurance gouvern mentale.

C'est au colonel Royal Jenkins, quartier-maître de Co regidor, qu'incomba la tâche ingrate de transmettre Washington la liste des quelques 30.000 noms et num ros de séries.

Depuis, grâce à la prévoyance du général Wainwrigh lui-même capturé avec son armée, les parents de tous le soldats morts dans l'île ou en captivité ont touché chaqu mois une somme qui leur permet de faire face aux e gences multiples de la vie quotidienne.

LA BATAILLE DU PÉTROLE



Le duel, engagé il y a quelques se maines, vient d'être gagné de haut main par l'aviation alliée. Il a suff de vingt raids — dix-huit américain et deux britanniques — pour que Leuna, le centre allemand le plus im portant pour la fabrication du pétrole synthétique, soit mis hors d'action. On prévoit que 10.000 ouvriers tra vaillant d'arrache-pied à la réparation des pompes détruites ne pourront remettre en état avant la fin printemps... c'est-à-dire probablement trop tard !...

C'est en 1938 que Hitler, constatant la pénurie de pé trole en Allemagne, donna son plein essor à la fabrica tion du pétrole synthétique... Il escomptait qu'en 1945 Reich pourrait se suffire à lui-même.

La guerre lui donna l'occasion d'augmenter ses réser ves, puisqu'elle lui permit de mettre la main sur celles d la France, de la Pologne, de la Norvège, etc... Mais les exigences des combats qui se poursuivaient se faisaient de plus en plus pressantes... La Roumanie elle-même et l'Al banie ne lui suffisaient plus. Hitler sentit la nécessité d'a masser la plus grande quantité de pétrole possible... Peut-être faudrait-il voir là une des principales raisons qui le poussèrent à attaquer la Russie...

Aujourd'hui, le Führer a perdu la presque totalité de ses ressources de pétrole naturel : Roumanie, Albanie Pologne, Esthonie, Tchécoslovaquie, etc... Seules lui res taient ses usines de pétrole-*ersatz* de Leuna (400.000 ton nes par an), Gelsenkirchen (400.000), Bottrop (200.000) Magdebourg (150.000), Bohlen (150.000), Oppau, près de Ludwigshaven (190.000), et Wesselingen, près de Colo gne (150.000).

Les très fortes défenses qui protégeaient les villes — on avait parlé de rayons électriques spéciaux qui devaient empêcher les avions alliés de les survoler — n'ont éloigner les bombes anglo-américaines...

Au moment où il espérait recueillir le fruit de ses forts pour le développement de cette industrie vitale po la poursuite de la guerre, Hitler vient de perdre pour p sieurs mois — nous l'a-t-on annoncé samedi dernier le centre de Leuna.

Les répercussions militaires de ce grave coup ne t deront probablement pas à se faire sentir.



Adolf. — J'insiste encore pour déclarer Berlin ville ouverte.

(D'après « P. M. »)

YALTA, RIVIERA RUSSE

La ville de Yalta, ou eut lieu la Conférence des « Trois Grands », est un port célèbre de la mer Noire, situé à 50 kilomètres à l'est de Sébastopol.

■ Célèbre pour la douceur de son climat, Yalta, grâce à l'initiative du gouvernement soviétique, est devenue la « Riviera russe ». Plusieurs palais de la ville et des environs furent, avant la guerre, transformés en sanatoria et en maisons de repos pour ouvriers, et, plus tard, en centres de convalescence pour les hommes de l'armée et de la flotte rouges. La ville possède de nombreux musées, des bibliothèques, des parcs et des théâtres.

■ A trois kilomètres au sud-ouest de Yalta, se trouve le centre soviétique de Livadiya, jadis domaine du tsar Nicolas II qui fit construire l'un des trois magnifiques palais qui sont les principaux édifices de la ville. Le premier de ces palais, et le plus spacieux, est un immeuble à trois étages construit en 1911 pour servir de résidence d'été à Nicolas II. Le second fut construit en 1860 pour le tsar Alexandre III. Enfin, le troisième, situé à 400 mètres d'altitude, fut construit pour servir de résidence à l'une des tsarines.

■ En 1925, le gouvernement soviétique transforma tous les palais de la Crimée en centres de vacances et en hôpitaux pour ouvriers et soldats. Le palais principal de Livadiya devint un sanatorium avec 400 lits.

■ C'est en novembre 1941 que les troupes allemandes occupèrent Yalta. Elles y restèrent jusqu'au 16 avril 1944, date à laquelle elles en furent chassées par les fusiliers-marins du général Yérémenko attaquant de l'est.

LE GÉNÉRAL PLASTIRAS

Il l'a déclaré lui-même : il n'y a pas de plus grand républicain que lui.

En effet, le général Plastiras, qui, grâce à sa fermeté, vient de pacifier la Grèce, a dirigé, en 1922, la révolution qui renversa le roi Constantin, réputé pour sa germanophilie, puis provoqua le départ du roi Georges II en exil pour la première fois... Quand Metaxas prit le pouvoir, Plastiras se retira sur la Riviera française.

■ De grande taille, la peau bronzée, il mène une vie austère : il déteste l'alcool et boit du jus de raisin... Parce que, durant sa jeunesse, il avait l'habitude de rougir quand les autres officiers « parlaient femmes » devant lui, on le surnomma « Jeanne d'Arc de la Grèce ». Le général est toujours célibataire, et sa marotte est d'écouter la radio.

■ Quand M. Papandréou, sous la pression des événements tragiques que l'on sait, décida de démissionner, il pensa que la seule personne capable de remettre de l'ordre en Grèce était le général Plastiras. Aussi s'empressa-t-il de l'envoyer chercher... Et, un beau matin, un destroyer grec mouilla devant la Riviera française pour le ramener dans son pays.

LES MÉSAVENTURES DE BOB HOPE



Quelques mois après l'entrée en guerre des Etats-Unis, le célèbre comédien Bob Hope quitta son travail dans les studios de Hollywood pour se consacrer au divertissement des troupes sur les divers fronts... Ses tournées l'ont amené aux quatre coins du monde : Grande-Bretagne, Afrique du Nord, Sicile, Italie, Nouvelle-Guinée, etc... De nouveau de retour à Hollywood, il a récemment fait paraître un livre : *I never left home,* où il a relaté ses diverses aventures durant les trois dernières années, et dont nous extrayons ces quelques anecdotes :

■ ...En Afrique, ils [les soldats] sont encore plus discrets qu'en Grande-Bretagne. Vous souvenez-vous d'un film intitulé « L'Afrique vous parle » ? Eh bien, ce n'est pas vrai. Elle ne parle pas. Si vous posez une question à un soldat, il détourne la tête.

J'ai demandé à un soldat : « Combien y a-t-il d'hommes autour de Tunis ? »

Il me répondit : « Oh !... quelque chose entre... peut-être un peu plus... peut-être un peu moins... »

J'ai demandé : « Et combien y a-t-il d'avions dans ce secteur ? »

Il répondit : « De plus en plus. »

J'ai encore demandé : « Sont-ce plutôt des chasseurs ou des bombardiers ? »

Il me répondit : « A coup sûr. »

Puis il me tira par le bras et s'écria : « Je dois vous mettre au... *violon* ! »

Stupéfait, je demandai : « Pourquoi donc ? »

« Vous en savez trop ! » rétorqua-t-il.

■ Au moment de partir pour Bizerte, nous voulûmes prendre congé du général Doolittle [qui les avait déjà invités à leur arrivée]. Il fut très cordial. Comme nous entrions dans sa chambre, il se leva précipitamment et me dit : « Je suis très heureux de vous voir, M. Benny. »

Je répondis aussitôt : « Je n'ai jamais pensé que vous pourriez vous souvenir de moi, cher général Spaatz ! »

■ La première découverte que nous fîmes à Bizerte, c'est qu'une femme américaine y était une plus grande rareté qu'à Tunis. Il y avait un village où étaient cantonnés près de trois mille soldats. Dans ce village vivaient deux jeunes filles. Toutes deux ressemblaient à Madame Frankenstein, mais elles avaient certainement plus de rendez-vous que Hedy Lamarr. Chaque samedi soir, les gars devaient synchroniser leurs montres avant de se rendre chez elles. Car, ne voulant offenser personne, les deux femmes avaient réparti le « lot » des soldats entre elles et leur donnaient des rendez-vous échelonnés. J'ai fait la connaissance d'un soldat qui avait un grand souci : il avait peur d'être transféré d'Afrique du Nord avant le 12 mai 1948, date de son rendez-vous !

■ Cet aérodrome de bombardiers où nous donnâmes une représentation est le seul endroit au monde où j'ai vu des soldats se saluer militairement entre eux rien que pour s'éventer...

LA MAUVAISE GRAINE

« La Commission Alliée pour l'Investigation des Crimes de Guerre » a récemment fait une constatation curieuse : la disparition d'un grand nombre de chefs nazis... Ainsi, en l'espace de quelques semaines, la presse allemande a annoncé avec de grands regrets le décès de plusieurs chefs, tous morts à la suite de « crise cardiaque ».

En un seul jour, le *Voelkischer Beobachter* rapporta la mort de Kurt Selzner, adjoint du Dr Ley, ministre du Travail, du Dr Franz Winkelkempner, maire et gauleiter de Cologne, du chef de groupe de S.A. Boehme, et enfin de Huschel, maire de Brême... Selzner et Winkelkempner n'étaient âgés que de 42 ans, Boehme de 46 et Huschel de 49...

La « mort » simultanée de tous ces personnages a suggéré aux chefs de cette commission l'idée que cette disparition n'a eu lieu que sur le papier seulement, et, qu'en fait, ces chefs nazis, munis de faux papiers d'identité et de faux passeports, se sont réfugiés dans d'autres villes afin d'éviter le châtiment des Alliés, et de pouvoir diriger clandestinement la résistance de la guérilla contre les armées d'occupation...

On sait, également, que le peintre Hans Kuertel, qui, en 1939, avait été condamné à quatre ans de prison pour avoir contrefait des billets de banque, a été engagé officiellement par le gouvernement et mis à la tête d'une usine à Schwabing, près de Vienne — usine spécialisée dans la fabrication de faux papiers d'identité, de faux passeports militaires et autres documents importants, tels que des actes de naissance, etc...

LU QUELQUE PART...

■ *Communisme :* Vous avez deux vaches ; vous les donnez au gouvernement qui vous fournira régulièrement du lait.

Nazisme : Vous avez deux vaches ; le gouvernement vous les prend.

Capitalisme : Vous avez deux vaches ; vous en vendez une et achetez un taureau.

■ Les autorités navales des Etats-Unis reçurent l'autre jour cette lettre de l'épouse — furieuse — d'un marin :

« Messieurs, j'ai reçu votre lettre dans laquelle vous me demandez si mon bébé est un garçon ou une fille. Que voulez-vous qu'il soit d'autre ? ! »

■ Prière d'un amiral américain, qui l'on croit être l'amiral Hart : « Cher Dieu, donnez-nous la force d'accepter avec sérénité ce qui ne peut être changé. Donnez-nous le courage de changer ce qui peut et doit être changé. Et donnez-nous la sagesse nécessaire pour pouvoir distinguer entre l'un et l'autre. »

N. A.

NOTRE CONCOURS-REFERENDUM

Les derniers événements militaires qui ont rapproché, de l'avis unanime, la fin de la guerre en Europe donnent à notre concours-referendum un intérêt encore plus actuel. Nos lecteurs savent déjà que le but du concours est d'établir **l'opinion générale** au fur et à mesure du développement de la situation sur les fronts. Les trois prix suivants :

1er prix : L.E. 50 en espèces
2ème prix : L.E. 5 en espèces
3ème prix : L.E. 3 en espèces

seront attribués à la clôture du concours aux réponses qui se rapprocheront le plus de celles que les événements fourniront. Nos lecteurs sont donc invités à bien réfléchir avant de remplir le bulletin ci-dessous.

En outre, un prix de L.E. 1 (une) en espèces sera attribué par voie de tirage au sort parmi **toutes** les réponses reçues pendant le mois (c'est-à-dire une fois par mois).

Envoyez votre bulletin aujourd'hui même si vous voulez prendre part au concours et si, comme tout semble l'indiquer, vous pensez que les événements se précipitent et que la fin de la guerre est proche.

QUAND ET COMMENT FINIRA LA GUERRE ?

QUAND FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :
- Au printemps 1945 (Du 21 mars au 20 juin 1945) ... ☐
- En été 1945 (Du 21 juin au 20 septembre 1945) ... ☐
- En automne 1945 (Du 21 sept. au 20 déc. 1945) ... ☐

COMMENT FINIRA LA GUERRE EUROPEENNE :
- Par une grande défaite militaire allemande ... ☐
- Par la répression de la guérilla à travers toute l'Allemagne ... ☐
- Par un coup d'Etat de la Wehrmacht suivi de négociations ... ☐
- Par un soulèvement du peuple contre ses dirigeants ☐

L'ARMISTICE SERA SIGNE :
- Après l'écroulement de la ligne Siegfried ... ☐
- Après la traversée en force du Rhin en plusieurs points ... ☐
- A l'arrivée des Alliés ou des Russes devant Berlin ☐

QUE DEVIENDRA HITLER A LA REDDITION NAZIE :
- Il sera capturé vivant en Allemagne ... ☐
- Il sera tué en Allemagne ... ☐
- Il se suicidera ... ☐
- Il parviendra à s'enfuir à l'étranger ... ☐

NOM ... ...

ADRESSE ... ...

... ...

... ...

Bon du Concours - 12



DELASSONS-NOUS...

DIX CHOSES QUI PORTENT MALHEUR

Il y a dix choses qui portent bien plus malheur que de voyager un vendredi, d'être treize à table ou d'allumer trois cigarettes avec la même allumette.

Voici les dix choses qui portent réellement malheur :

1. Arriver dix minutes en retard ;
2. Quitter son travail dix minutes trop tôt ;
3. Commencer une affaire sans l'avoir préparée mûrement ;
4. Ecorcher le nom d'un client ;
5. Faire la même faute deux fois ;
6. Rejeter la faute sur quelqu'un d'autre ;
7. Se mettre en colère trois fois dans la même journée ;
8. Toucher un salaire de huit heures pour un travail de six ;
9. Penser à une course de chevaux quand on manœuvre un tour ;
10. Monter les escaliers en courant après avoir mangé copieusement.

On n'imagine pas le nombre d'individus qui perdent leur situation, leurs amis, leur argent ou leur santé pour avoir péché sur quelqu'un de ces points-là. Ce fut leur unique déveine.

POUR DELIER LA LANGUE

Voici quelques phrases que nous vous conseillons de prononcer très vite plusieurs fois de suite pour vous délier la langue :

Quatre plats plats dans quatre plats creux.

Quatre plats creux dans quatre plats plats.

Un banc plein de pains blancs.

Un plein blanc de blancs pains.

Quand un cordier cordant veut accorder sa corde, pour accorder sa corde, trois cordons il accorde : mais si l'un des cordons de la corde décorde, la corde décordant fait décorder la corde.

PAS DE MOTS INUTILES !

Un marchand de poisson fait apposer au-dessus de sa boutique une enseigne ainsi libellée :

ICI ON VEND DU POISSON FRAIS

L'enseigne était à peine posée qu'un passant s'approcha du marchand et lui dit :

— Que vient faire là le mot *frais* ? Vendriez-vous le poisson s'il était pourri, par hasard ?

Le mot « frais » fut enlevé.

Le lendemain, un client fit remarquer

— Pourquoi *On vend* ? Pensez-vous qu'on suppose que vous en fassiez collection ?

Le patron effaça « on vend du ».

— Que signifie ce mot *ici* ? lui demanda le lendemain une dame ; croyez-vous que nous irons en acheter chez la charcutière ?

Le marchand supposait qu'il n'y avait plus rien à dire, lorsque, deux jours après un voisin qui semblait furieux arriva en criant et lui cria :

— Je ne vois pas pourquoi vous mettez *poisson* sur votre boutique, on le sent bien à un kilomètre.

Il n'y a plus rien sur l'enseigne.

SAGESSE

L'art n'est fait que de vérité.
Emile Zola

Souvent un peu d'orgueil serait utile à la vanité.
Lamennais

On est toujours bon critique pour quelqu'un : pour l'auteur ou pour ses amis.
Jules Renard

En littérature, le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort.
Victor Hugo

La vie est comme l'eau de mer agitée, désagréable à boire, mais elle porte ceux qui remuent.
R. Bazin

LA CAPACITE RESPIRATOIRE D'UN INDIVIDU

L'on peut en quelques secondes savoir si un individu est normal ou non au point de vue de la capacité respiratoire ; c'est-à-dire s'il respire bien, si ses poumons sont capables d'emmagasiner et de rejeter une quantité d'air suffisante.

Un individu normal doit pouvoir, après une inspiration profonde, compter à haute voix au delà de 50 en expirant l'air.

Toujours après une profonde inspiration, une voyelle : a, e, i, émise doit pouvoir être tenue pendant un minimum de 30 secondes.

Chaque fois que ces temps sont diminués, il y a lieu d'en faire rechercher immédiatement la cause.

PHOTOS-DEVINETTES





Cet instrument est un ou une :
a) trompette
b) clairon
c) cornette
d) trombone

Ces nuages sont des :
a) nimbus
b) cirrus
c) cumulus
d) stratus

Ce reptile est un :
a) caméléon
b) lézard
c) crapaud cornu
d) varanus

RIONS

Toto est au restaurant avec ses parents.

On a demandé pour lui de la confiture.

Mais Toto ne sait pas manger la confiture avec une petite cuiller. Il faut la lui étendre sur du pain, ce que fait sa maman.

Celle-ci, cependant, croit avoir fait trop bonne mesure.

— Il y en a trop, dit-elle. Jamais tu ne pourras manger tout ça...

Et Toto d'approuver :

— Oh ! oui, dit-il avec conviction. Il faut enlever le pain !

●

Une ménagère à sa fille :

— Dis donc, petite, tu iras chez le charcutier et tu regarderas s'il a les pieds de cochon.

La petite revient.

— Eh bien ! as-tu vu ?

— Non, il avait ses bottes.

●

Au buffet d'un bal d'enfants :

Une danseuse de sept ans à son cavalier, un jeune homme de dix ans

— Pourquoi dit-on rapide comme l'éclair ?

— C'est tout simple, parce que rien ne s'avale plus rapidement que l'éclair !

●

— Quel temps ! Il pleut à torrent. Et, ce qui m'inquiète, c'est que ma femme n'a pas pris de parapluie.

— Elle s'abritera dans quelque magasin.

— Eh ! oui... et c'est bien cela qui m'inquiète.

(VOIR PAGE 12)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)